

Libretto

ALEXANDER KENT

SANS RELÂCHE

Une aventure d'Adam Bolitho

roman

Traduit de l'anglais par

LUC DE RANCOURT

Libretto

Titre original :
Relentless Pursuit

© Bolitho Maritime Productions, 2001.

© Libella, Paris, 2013, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-351-2

Alexander Kent, de son vrai nom Douglas Reeman, est né à Thames Ditton, en Angleterre, en 1924 et est décédé le 23 janvier 2017.

Engagé à l'âge de seize ans dans la Royal Navy, il débute sa carrière maritime comme aspirant de marine pendant la Seconde Guerre mondiale lors des campagnes de l'Atlantique et de la Méditerranée. Il exerce ensuite des métiers aussi différents que loueur de bateaux ou policier, puis reprend du service actif au moment de la guerre de Corée, avant d'être versé dans la réserve. En 1968, dix ans après avoir publié ses premiers romans, il revient à son sujet de prédilection : les romans maritimes de l'époque napoléonienne, et commence, avec *Cap sur la gloire*, une longue et passionnante série, dans laquelle il met en scène le fameux personnage de Richard Bolitho. Qualifié par le *New York Times* de « maître incontesté du roman d'aventures maritimes » et unanimement reconnu comme l'héritier de Cecil Scott Forester, Alexander Kent doit son succès à sa parfaite connaissance de la vie à bord.

*À toi, Kim, avec tout mon amour.
Et une rose jaune.*

*Les voiles durcies par le gel qui vous blessaient
les mains ;
Les ponts transformés en pentes glissantes où le
marin peinait à se retenir...*

*Mais tout ce à quoi je pensais dans le froid et
l'obscurité,
C'était que je quittais mon foyer et que mes
proches prenaient de l'âge.*

ROBERT LOUIS STEVENSON, *Noël en mer*

SANS UN REGARD EN ARRIÈRE

Plymouth, qui restait l'un des ports de guerre les plus importants et les mieux situés stratégiquement, paraissait étrangement calme, comme assoupi. Même dans le détroit de Plymouth, célèbre pour ses fortes marées et ses violents coups de chien, la mer était plate, à peine marquée de quelques moutons que soulevait une légère brise.

Mais il faisait froid, l'air glacial était mordant et seuls quelques petits bateaux locaux avaient décidé de l'affronter.

On était à la mi-décembre, cela faisait six mois qu'avait éclaté la nouvelle de la victoire de Waterloo, puis celle de l'abdication du tyran corse qui avait tenu le pouvoir pendant si longtemps. Au cours de cette guerre, de jeunes garçons étaient devenus des hommes; des laboureurs et des valets d'écurie avaient dû se faire soldats ou marins.

Désormais, tout cela appartenait au passé, et les ports de mer tels que Plymouth, qui avaient tant payé en ressources et en hommes, hébétés, ne s'étaient pas encore habitués à la paix et à ses conséquences.

Lorsque, à midi, le canon déchirait le silence et faisait rouler ses échos du Hoe jusqu'à la pointe de Penlee, il ne réveillait que quelques mouettes qui décollaient de l'eau en criant. *Les âmes des morts*, comme disaient les vieux marins. Peut-être percevaient-elles le changement, elles aussi.

C'est de là qu'avaient appareillé des flottes imposantes, de

puissantes escadres, avant de faire voile dans toutes les parties du monde où sévissaient les ennemis de l'Angleterre. Des noms célèbres, Aboukir, Copenhague, Trafalgar, avaient transporté les cœurs et les esprits, surtout de ceux qui n'avaient pas à se battre, qui n'avaient pas d'êtres chers sous le feu des bordées impitoyables, ces bordées qui emportaient sans distinction volontaires et enrôlés de force.

La Flotte n'avait jamais été aussi puissante qu'à l'issue du conflit : deux cent quarante vaisseaux de ligne, quelque trois cent dix-sept frégates, quantité de bâtiments plus modestes. Tous parés à exécuter ce que décideraient Leurs Seigneuries de l'Amirauté.

À présent, le port était rempli de vaisseaux. On était dimanche, mais, en d'autres temps, cela n'aurait fait aucune différence lorsque tonnait le coup de canon de midi. On échangeait des signaux, il fallait régler les montres, la routine continuait comme devant.

Pourtant, ce jour-là, beaucoup de ces bâtiments ressemblaient à des fantômes. Sur les uns, les vergues étaient apiquées, on avait débarqué la drome pour la stocker à terre. Dans certains cas, les cicatrices d'un ultime combat désespéré n'avaient pas été effacées, si bien que l'on avait l'impression que les équipages s'étaient évaporés. Des vaisseaux avaient déjà été désarmés, attendant d'être démembrés ou transformés en pontons destinés à recevoir tout ce dont on n'avait plus l'usage ; certains deviendraient des prisons flottantes. Et enfin, quelques-uns continueraient de vivre pour reprendre le combat.

Seule une petite embarcation avançait, sachant apparemment où elle allait. C'était un canot, les avirons se soulevaient avec précision, sans hâte, l'armement était soigneusement mis, chapeaux et vareuses bleu marine assorties. Un bosco avait une main sur la barre, un aspirant se tenait près de lui, et gardait les yeux sur le passage entre les bâtiments silencieux, les vaisseaux de cette flotte fantôme.

Dans la chambre, vêtu d'un manteau de mer qui dégageait ses épaules et des épauettes brillantes, le commandant. Il n'avait nullement besoin qu'on lui rappelle ce que signifiait ce jour.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho n'accordait pas un seul regard aux bâtiments qui défilaient, mais c'était un instant qu'il n'oublierait jamais. Il en connaissait quelques-uns par leur nom, et pour tout dire, la plupart. Pour lors, tous étaient silencieux, déserts, leurs sabords vides comme des orbites aux yeux fixes, mais il entendait encore les cris, les hurlements sauvages, toujours audibles au milieu des souvenirs de la guerre sur mer.

Les ports vous les rappelaient, ces souvenirs ; des éclopés et des aveugles, des hommes condamnés à mendier dans les rues. Ils seraient de plus en plus nombreux, rejetés sur le rivage maintenant que la marine était réduite à sa plus simple expression. Oublié leur courage, oubliés leurs sacrifices. Adam serra la poignée de son vieux sabre jusqu'à en avoir des élancements dans les doigts. Émotion, fierté, colère, voilà ce qu'il ressentait en cette désagréable journée glaciale.

Il leva les yeux quand son canot passa dans l'ombre d'un soixante-quatorze à l'ancre, un vieux deux-ponts. Il aperçut, se détachant sur un ciel sombre et sans nuages, une silhouette solitaire qui se tenait à la coupée et observait le canot.

Puis, très lentement, l'homme souleva sa coiffure et la garda ainsi au-dessus de sa tête pour saluer jusqu'à ce que la poupe en saillie le dérobe à la vue. Un gardien ? Quelqu'un qui avait trouvé refuge dans ce monde qui l'avait rejeté ? Ou bien n'était-ce qu'un fantôme de plus ?

Il entendit l'aspirant s'éclaircir la gorge. Celui-là venait d'embarquer ; Adam l'avait vu pour la première fois lorsque le canot était venu le prendre à l'embarcadère de la Reine. Un jeune plein d'espérances, et nerveux d'avoir la charge de son commandant.

Adam avait surpris le regard méfiant de Luke Jago, son maître d'hôtel. Il n'était pas homme à laisser passer quoi que ce soit. Jago savait très bien ce que représentait ce jour pour son commandant. Tout comme il avait deviné où et quand il fallait venir le prendre, sans qu'il fût besoin d'un signal ou d'un ordre.

Adam sentit la barre bouger légèrement, il regarda par-dessus la tête des nageurs qui exhalaient de la buée dans cet air glacial. Comme au premier jour, en ce même endroit. Il se tourna vers son bâtiment.

Lorsque j'en ai pris le commandement.

Il avait été absent du bord pendant deux semaines et n'avait guère eu le loisir de repenser à cette année. Les combats navals, les triomphes et la souffrance, les visites officielles ou d'autres de moindre importance, de son point de vue tout au moins. Et tout ce temps-là, c'était cet instant qu'il avait attendu. *Le retour.* Il pouvait être de nouveau lui-même.

Cela lui causait pourtant un choc. Pendant son absence, le bâtiment avait changé de poste et se trouvait mouillé à l'écart des autres vaisseaux. Même son aspect le surprenait. Sur la coque, on avait remplacé la peinture marron qui lui était si familière par de la peinture blanche, si bien que le bordé et les sabords noirs paraissaient plus nets et formaient une sorte de damier. Un contraste avec les coques sales et désertes de ses voisins.

La frégate de Sa Majesté Britannique *Le Sans-Pareil*, quarante-six canons, était l'un des premiers vaisseaux à arborer ces nouvelles peintures de temps de paix. Il était également le premier de son nom sur la liste navale.

Adam se redressa lorsque la coque s'éleva au-dessus des avirons mâtés. Et il était son premier commandant.

Rien d'autre ne comptait.

Le brigadier avait croché, la garde allait l'accueillir. Des visages, anciens ou nouveaux...

À quoi m'attendais-je ? À ce qu'ils me l'enlèvent ?

Il jeta un coup d'œil à l'aspirant, mais son nom ne lui revenait décidément pas.

– Bien manœuvré.

Le jeune garçon s'empourpra et Jago laissa tomber :

– Mr Martyns apprend vite, commandant.

Adam hocha la tête. C'était Jago tout craché. La prochaine fois, il se souviendrait de ce nom.

Les sifflets lançaient leurs trilles, il entendit les mousquets claquer, la garde de fusiliers marins qui présentait les armes.

Tout était comme il s'y était attendu : le pavillon, qui ondulait au vent sur le fond de ciel gelé ; les marins au visage encore tanné par la dernière campagne du *Sans-Pareil* en Méditerranée ; l'odeur de peinture fraîche, comme en ce jour de décembre, l'an passé.

Mais il ne voyait rien de tout cela.

Il était de retour, cela suffisait.

Le lieutenant de vaisseau Leigh Galbraith émergea de dessous la poupe du *Sans-Pareil* et fit courir son regard sur l'étendue du pont supérieur. Tout était en ordre. Il s'était assuré que rien n'avait été laissé au hasard. Le commandant était de retour ; son commandement par intérim allait bientôt prendre fin.

Il fronça le sourcil, surpris par une lumière crue que reflétait l'eau. Il avait fait le tour du bord en canot dès que l'on avait rappelé l'équipage aux postes d'entretien, et ce qu'il avait vu l'étonnait encore. Il lui faudrait encore du temps pour s'habituer à cette peinture blanche, elle paraissait presque futile à côté des coques nues mouillées non loin. Seul un œil exercé aurait pu remarquer les bordés neufs mis en place pour réparer les graves avaries subies lors de leur furieux engagement avec la frégate *Triton*. Cela ne remontait qu'à quelques mois. L'équipage avait effectué des réparations de

fortune pendant la traversée de Gibraltar à Plymouth, là où *Le Sans-Pareil* avait entamé son existence. Là où Galbraith s'était vu offrir une nouvelle chance. Il était gâté par le sort et il le savait. Maintenant que l'on désarmait toute la Flotte, réduite de moitié comme l'affirmaient certains, il pouvait savourer son bonheur et laisser à d'autres, moins fortunés, la tentation de l'amertume.

Galbraith avait trente et un ans, il avait passé dans la marine dix-neuf ans de sa vie. Il n'avait jamais rien voulu d'autre, si ce n'est un commandement à lui. Et il l'avait obtenu. Son dernier commandant n'avait pas tari d'éloges sur son compte, et il en avait été récompensé par le commandement d'un brick, la *Renarde*. Certes pas un cinquième-rang comme *Le Sans-Pareil*, mais un bâtiment bien à lui. Un premier pas vers le grade si convoité de capitaine de vaisseau breveté.

Il aperçut Partridge, le bosco, ses poings massifs sur les hanches, en train d'expliquer avec vigueur le travail qu'il voulait voir fait sur le petit mât de hune. On pouvait bénir le Ciel d'avoir des hommes comme Partridge, songeait-il. Ces gens-là étaient de vrais professionnels, la colonne dorsale de tout vaisseau de guerre. Partridge, Stranace, le canonnier, probablement le plus âgé du bord, et Joshua Cristie, maître pilote, le meilleur que Galbraith ait jamais connu. Un homme avare de ses mots, mais qui, lorsqu'il se décidait à parler, le faisait avec autorité et une parfaite connaissance des marées, des étoiles et du vent. Tout ce qui constituait son univers.

En sa qualité de second de la frégate, Galbraith se souciait davantage des sous-effectifs. Il leur manquait plus de cinquante hommes, alors qu'ils se trouvaient dans un port de guerre. Il eut un sourire amer. Ou peut-être était-ce à cause de cela.

Hormis ceux qu'ils avaient perdus, qui avaient été tués ou grièvement blessés au cours de leur dernier combat, d'autres avaient été rayés des rôles ou transférés sur d'autres bâti-

ments. Mais il leur restait encore quelques vieux matelots, comme cette forte tête de Campbell, qui avait payé de plusieurs séances de fouet, au cours de ce seul embarquement, son insolence et son habitude de défier l'autorité. Il semblait ressentir une certaine satisfaction à exposer son dos couvert de cicatrices. On aurait cru qu'il avait été griffé par quelque bête sauvage. Un homme dangereux, qui, pourtant, avait été le premier à se porter volontaire lors de l'attaque contre les chébecs des corsaires. Ils en avaient accosté un avec suffisamment d'explosifs pour se faire tous tuer. Campbell avait été magnifique, mais il aurait ricané si quiconque lui avait suggéré qu'il avait agi par sens du devoir ou par respect de la discipline.

Il y en avait d'autres du même tonneau. Des hommes qui faisaient mine de haïr tout ce que représentait la marine, et, en particulier, les officiers chargés de faire respecter l'ordre.

Dans ce cas, pourquoi restaient-ils, alors qu'ils avaient la possibilité de débarquer ?

Galbraith aperçut Luxmore, capitaine du détachement de fusiliers marins, qui discutait avec l'un de ses sergents. Quoi qu'il se passe, que le bâtiment soit bondé, ces hommes restaient à l'écart. On appelait même leurs postes la « caserne ». Luxmore avait participé à nombre de combats, et il s'entendait bien avec ses fusiliers. Peut-être cela lui suffisait-il ? Galbraith détourna les yeux. Ou alors Luxmore se félicitait-il de sa promotion précoce ? Le capitaine Bosanquet, homme fort débonnaire, s'était fait tuer ce jour-là. *Il serait donc comme moi.* Heureux d'avoir survécu, et d'être embarqué, par peur de l'inconnu.

Il vit le jeune Napier, garçon du carré, qui contemplait la terre. Napier connaissait probablement mieux que personne les pensées du commandant. À quatorze ans, c'était un être sérieux, dur à la tâche et totalement dévoué au capitaine de vaisseau Adam Bolitho. Une relation assez particulière,

songeait Galbraith. Bolitho n'était pas toujours facile à saisir et il lui arrivait parfois de prier qu'on l'excuse pour son intransigeance. Comme si quelque chose ou quelqu'un le contraignait à agir ainsi.

Et pourtant, avec Napier, Bolitho semblait toujours trouver le temps d'expliquer, de lui fournir des détails. Il avait déclaré un jour : *C'est seulement ainsi qu'il apprendra*. Comme s'il retrouvait chez ce garçon un peu de sa propre jeunesse. Une jeunesse qui avait dû être mouvementée, à en croire ce que Galbraith avait entendu raconter, avant de le constater par lui-même. Comme lors de leur dernier engagement, lorsque Bolitho avait pris en chasse la frégate ennemie commandée par Martinez, ce renégat. Il avait délibérément ignoré le signal de l'amiral lui ordonnant de garder son poste et de laisser la chasse à une autre frégate de moindre tonnage. Qui s'était fait canonner et s'était trouvée désarmée dès le début. Ils avaient sauvé un bâtiment marchand, l'*Aranmore*, lequel avait à son bord des passagers de marque. Galbraith jeta un coup d'œil à la descente, il revoyait Bolitho tenant la main de cette femme, la baisant. Comme s'ils étaient seuls au monde.

Galbraith se mit à arpenter le pont, les mains dans le dos. S'agissait-il bien de cela ? Lui avait-elle rappelé la jeune femme qu'il devait épouser, puis qu'il avait perdue lorsqu'il avait choisi de donner la préférence à son commandement ?

Il pensait aussi à la réticence dont faisait preuve Bolitho à devenir plus proche de ceux qui étaient sous ses ordres. Il avait perdu une frégate, l'*Anémone*, lors d'un combat contre une américaine plus puissante. Fait prisonnier, il s'était évadé. On aurait dit que, depuis lors, il lui était devenu impossible de tendre une main, d'accepter un échange, et de faire confiance à quelqu'un.

Et puis il y avait une autre facette, chez cet homme, qui contrastait fortement avec le reste. Cristie avait fait à Galbraith le récit de cette journée au cours de laquelle il s'était

ouvertement opposé à son commandant. Pour Cristie, envoyer ainsi Galbraith avec son détachement de débarquement au milieu d'îles pratiquement inconnues était chose inédite. Le maître pilote avait soutenu qu'il était périlleux de faire emprunter au *Sans-Pareil* un chenal peu ou mal cartographié et qu'il risquait d'y laisser sa quille. *La responsabilité pleine et entière d'un commandant...*

Et, après qu'ils avaient réussi à récupérer le détachement, Cristie lui avait confié : « Il était complètement fou. “Je préfère rôti en enfer plutôt que laisser Galbraith tomber entre leurs mains”, voilà ce qu'il a déclaré. Je ne prie pas souvent, mais croyez-moi, cette fois, j'en ai presque fait une, de prière ! »

Et lorsqu'ils s'étaient trouvés tous deux dans l'église de Falmouth, la première fois que *Le Sans-Pareil* y avait jeté l'ancre. L'église était pleine, les rues encombrées. Il régnait un profond silence en l'honneur de celui qui avait péri en mer, l'oncle si célèbre du commandant, Sir Richard Bolitho.

Lady Catherine Somervell était là, elle aussi. Si belle, si esseulée en dépit de la foule. Où pouvait-elle être, à présent ? La femme qui avait défié la bonne société, qui avait été l'amante et l'inspiratrice de Sir Richard, avant de conquérir les cœurs de tout le pays.

Le pont remua doucement, et Galbraith se représenta le bâtiment aussi nettement que lorsqu'il l'avait vu au matin. Un vrai pur-sang. Et la devise sculptée sous la figure de proue : *Second ne daigne...*

Le Sans-Pareil était impatient d'appareiller. Il était le premier et peut-être le dernier de son espèce. Dans l'arsenal où il avait été mis sur cale, construit et lancé, Galbraith n'en avait aperçu qu'un seul autre du même type. Les mêmes lignes gracieuses, qui auraient fait la fierté de n'importe quel compagnon. Mais abandonné. Inachevé. Mort.

Galbraith contemplait le pont, les deux rangées de dix-huit livres, bragues et palans nets et bien raidis. Il se souvenait de

Massie. Le plus ancien officier du carré. Fils d'amiral, canonier jusqu'au bout des ongles, quelqu'un comme on n'en reverrait jamais plus. Calme, toujours maître de lui, même le jour où il avait été tué, alors qu'il regroupait ses hommes.

Il avait été remplacé à Plymouth par le lieutenant de vaisseau George Varlo, qui en était l'exact opposé. Vif, prolix, cet homme âgé d'environ vingt-six ans devait bénéficier d'un certain nombre d'appuis. Désormais, chaque affectation était un cadeau en or. Galbraith avait décidé qu'il attendrait son heure, avec Varlo. Il esquissa un sourire. Peut-être avait-il appris cela de son commandant.

Il fit demi-tour comme le canon tonnait pour marquer midi. Le bruit lugubre roula en écho sur l'eau et au milieu de tous les vieux marins qui le regardaient. Même privé de sa grosse montre à l'ancienne mode qu'il avait toujours sur lui, le commandant Bolitho serait à l'heure.

Il entendit la voix pointue et irritée de l'aspirant Sandell, occupé à réprimander quelques nouveaux embarqués. Il leur en manquait toujours une cinquantaine. Se passer de petits tyrans tels que Sandell, ce ne serait pas une perte.

– Canot à la vue!

C'était Bellairs, le second lieutenant, qui était encore aspirant lors de la prise d'armement du *Sans-Pareil*. C'était un beau défi qui l'attendait, songea Galbraith. Certains des vétérans du bord se souviendraient de lui comme de l'un des «jeunes messieurs», ces êtres mi-carpe, mi-lapin, et seraient toujours à l'affût de la moindre faiblesse à exploiter. Mais Bellairs était aimé et avait tout de suite trouvé sa place au carré. Il semblait reconnaissant de ce changement de position.

Souriant toujours, Galbraith se dirigea vers la coupée. Les fusiliers étaient formés en rangs, tenue impeccable, et se balançaient doucement au gré des mouvements tranquilles du vaisseau.

Il aperçut O'Beirne, leur chirurgien un peu corpulent, qui

se hâtait vers la descente pour regagner son monde, l'entrepont, là où certains étaient morts et où d'autres avaient survécu.

Il observa le canot qui s'approchait en contournant les coques des vaisseaux laissés à l'abandon. C'était le maître d'hôtel de Bolitho : encore un rebelle, ou du moins était-ce ce que l'on pensait de lui de prime abord.

Le canot virait en direction des porte-haubans. Le brigadier était déjà debout, sa gaffe à la main.

– Fusiliers, *parés*!

Les boscos humectaient leur sifflet en argent du bout de la langue, les yeux fixés sur la porte de coupée.

Galbraith empoigna son sabre et le pressa sur sa hanche.

Il avait été responsable de ce bâtiment pendant deux semaines, à chaque heure. Il fallait terminer les réparations, embarquer des vivres et de l'eau douce, de la poudre, des boulets. Il fallait faire prêter serment aux hommes, leur fournir leur habillement. Tout cela était fort différent d'autres vaisseaux qu'il avait connus, lorsque des misérables, embarqués de force, voyaient leur tenue réduite en haillons avant qu'un commis rapiat consente enfin à distribuer au compte-gouttes quelques effets tirés de son coffre.

Pour lors, il allait être relevé de ses responsabilités. Le commandant était de retour.

Il s'avança et porta la main à sa coiffure. Les sifflets retentirent, les fusiliers présentèrent les armes.

Puis il vit le commandant passer la coupée, examiner rapidement les hauts de son vaisseau. Dans des moments comme celui-ci, cet homme lui semblait totalement étranger.

Adam lui serra vigoureusement la main.

– Deux longues semaines.

Puis il se tourna vers les officiers, vers l'avant, avec sous les yeux toute la longueur du pont.

Galbraith attendait, il éprouvait de nouveau ce sentiment

familier. Ils avaient accompli tant de choses au cours de cette année, ils avaient connu des triomphes, des déceptions, des souffrances.

Il n'en restait pas moins tout ébahi. Cet homme pouvait paraître si jeune un instant, et si grave lorsqu'il devait prendre une décision qui aurait des conséquences pour eux tous. Et il pouvait également se montrer si distant, si imperméable.

Galbraith reconnaissait bien ce sentiment, c'était ce vieil ennemi dont il croyait qu'il le laissait désormais en repos : l'envie.

– Bienvenue à bord, commandant !

Voilà, c'était fini.

Adam Bolitho s'approcha des fenêtres en rentrant de la chambre arrière et contempla le mouillage. À travers les vitres couvertes de buée, les autres vaisseaux semblaient encore plus affligeants. Il faisait froid, ce qui n'était pas étonnant pour un mois de décembre, mais le climat était bien différent de celui qui régnait en Méditerranée, à Malte ou à Alger. *Le Sans-Pareil* était une grosse frégate, certes, mais la seule source de chaleur était celle du fourneau de la cambuse.

Il aurait dû s'y habituer, l'admettre ou ne pas y prêter attention. Il savait que Galbraith l'observait, sa haute silhouette penchée sous les barrots de pont. Le jeune Napier se tenait dans la chambre de nuit ; il apercevait son ombre qui se balançait d'arrière en avant alors qu'il vidait l'un des coffres du commandant. L'oreille aux aguets, sans doute, pour le cas où on l'aurait appelé.

– Vous avez fait du bon travail, Leigh.

Adam se détourna des vitres détrempées, assez vite pour saisir l'expression de ces traits bien dessinés. Galbraith n'arrivait toujours pas à s'habituer à ce que le commandant l'appelle par son prénom. Pendant son absence, les barrières s'étaient relevées. Peut-être n'avaient-elles jamais totalement disparu.

– Les nouveaux embarqués sont bien installés ?

Galbraith eut l'air de réfléchir, comme surpris par cette question, car la plupart des commandants se seraient simplement inquiétés de leurs ordres, de leur position, de leur monde à eux.

– J'ai demandé aux officiers de se réunir au carré.

– Très bien, je vais leur dire un mot.

Adam frissonna et se dirigea rapidement vers l'autre bord. Était-ce la fatigue, l'excitation, ou le fait qu'il n'avait pris que quelques instants de repos depuis des jours et des jours. Il pensait aux mots qu'avait employés Galbraith. *Au carré*. Il avait remarqué qu'un filet de fumée s'échappait par la cheminée de la cambuse, et avait immédiatement flairé une forte odeur de rhum en franchissant la coupée. De petites choses, bien réelles. Et qui lui rappelaient aussi qu'il n'avait rien avalé depuis la veille. Il reprit brusquement :

– Les hommes. Il nous en faut d'autres. Nous pourrons les former – et la suite sortit, non sans une certaine amertume : Nous aurons tout le temps nécessaire !

– J'ai fait ce que j'ai pu pour les rôles de quart, commandant. J'ai essayé de panacher des jeunes et des vieux à tous les postes.

– On m'a dit, reprit Adam, que nous pourrions trouver des hommes bien amarins à Penzance.

Il se retourna vers les fenêtres de jour en essayant de se faire à cette idée.

– Une grosse compagnie de paquebots a été contrainte de mettre fin à ses activités à cause de la concurrence. Il y a tant d'hommes échoués à terre que nous aurons le choix, j'imagine ! – il compléta : Autre chose, j'ai récupéré quelques affiches. Usher pourrait les utiliser.

Il regardait la petite table près de la portière de toile. C'est là qu'Usher, son secrétaire, se tenait assis, calme et attentif, pour prendre des notes, recopier des lettres ou des ordres. Usher qui serrait continuellement un mouchoir pour étouffer

ses quintes de toux. C'était quelqu'un d'assez nerveux. Autrefois, il avait été aide du commis. Il semblait tout sauf à sa place, à bord d'un bâtiment de guerre rempli de monde. Il était malade des poumons, affection trop courante sur un vaisseau. Un chirurgien l'avait confié à Adam : Usher mourait un peu plus chaque jour.

– Pardonnez-moi.

Il avait cru parler à son secrétaire, qui avait finalement rendu l'âme pendant leur traversée de Gibraltar, alors qu'ils n'étaient plus qu'à un jour d'apercevoir les côtes de Cornouailles.

Ils l'avaient immergé au large. Personne ne savait d'où il venait, s'il avait des parents. Adam leva les yeux vers les membrures, vit le reflet de la toile à damier noir et blanc qui recouvrait le pont. Ce vaisseau avait été la vraie maison d'Usher.

Ce qui le fit songer soudain, et avec une certaine tristesse, à la grande demeure grise de Falmouth. Tous ces gens qui se pressaient autour de lui avec chaleur, avec gentillesse et non sans une certaine curiosité.

Il posa la main sur le sabre capelé à son côté et entreprit de le défaire. Un rappel constant, s'il en était besoin, tout comme les portraits accrochés aux murs, ces visages qui l'observaient, certains représentés sur fond de vaisseaux, d'autres pas. Et toujours, ce sabre.

La demeure lui avait paru bien vide. Bryan Ferguson était tout heureux de le revoir. Il avait essayé de ne pas trop l'ennuyer avec les documents relatifs à la propriété et aux fermes, et qu'il lui fallait signer. Tous ces gens savaient qu'il y avait toujours eu un Bolitho, ou sa femme lorsque celui-ci était en mer, pour prendre soin d'eux. Désormais, il ne leur en restait plus que des souvenirs.

Adam avait fait le projet de se rendre à la petite auberge de Fallowfield, *Au Vieil Hypérion*, mais Ferguson l'avait convaincu de n'en rien faire. Les routes étaient pleines d'ornières et peu

sûres ; lui-même avait vu de la glace là où les roses reflouraient l'an prochain. Les roses de Catherine.

Ferguson avait-il redouté la réaction d'Allday si Adam arrivait à l'improviste ? *Ou avait-il peur pour moi ?*

Galbraith voyait les émotions défilier sur le visage de son commandant. Il était comme un jeune poulain, ainsi que quelqu'un l'avait remarqué un jour. Ses cheveux si foncés qu'ils en étaient presque noirs, une bouche décidée, dure même. Mais il était également capable de faire preuve d'une rare sensibilité. Comme en cet instant, par exemple, en évoquant Usher. C'est cela qui faisait une vraie différence. Il s'inquiétait du sort de ceux qu'il commandait ; à bord d'autres bâtiments que Galbraith avait connus, il n'en allait pas toujours ainsi. Abrupt, impatient, entêté, Adam lui avait montré toute la gamme de ses humeurs pendant les mois au cours desquels ils avaient navigué ensemble. Mais Galbraith se sentait privilégié d'avoir parfois perçu l'autre facette de sa personnalité, copie en plus jeune du célèbre Richard Bolitho.

Adam reprit :

– Je vous laisse le soin du recrutement. Rappelez-vous, nous cherchons des hommes, nous ne les *supplions* pas de venir – un fin sourire. Pardonnez-moi, Leigh. Je ne suis pas de très bonne compagnie, aujourd'hui.

Galbraith était sur le point de répondre lorsqu'il eut un pressentiment, une sorte d'avertissement muet. Adam Bolitho était originaire de Penzance, ou, en tout cas, d'une localité proche. Pourquoi lui déléguait-il cette tâche ?

– Je peux m'en charger, commandant. Nos fusiliers se mettront sur leur trente et un.

Adam l'écoutait à peine.

– J'ai rencontré le vice-amiral qui commande à Plymouth. En fait, je l'ai vu deux fois.

– Le vice-amiral Valentine Keen, commandant. Je crois que vous le connaissez depuis longtemps.

– Oui.

Voyant que le jeune garçon l’observait de derrière la portière, Adam lui demanda :

– Voulez-vous aller me chercher quelque chose de chaud, je vous prie ? – il posa son sabre sur le banc et ajouta : Et du cognac, pendant que j’y suis.

La portière se referma. Il n’y avait plus que le fusilier de faction entre eux et le reste du bâtiment.

– C’est confidentiel – il leva la main, comme pour chasser quelque chose. Cela doit rester entre nous.

Adam se tourna encore une fois vers la table, comme s’il s’attendait à entendre cette toux, ou ces explications détaillées dans lesquelles se lançait toujours Usher.

– Nous appareillons demain de Plymouth – et, regardant Galbraith droit dans les yeux : Cela pose-t-il un problème ?

– Non, commandant, répondit Galbraith, qui vit le regard sombre et impétueux tomber cette fois sur le vieux sabre.

– Après Penzance, où de nouveaux ordres nous attendront, nous gagnerons Gibraltar – Adam ébaucha un sourire. Le temps y sera meilleur, avec un peu de chance !

Ces mots lui avaient échappé.

Galbraith se raidit soudain. Il ne s’agissait pas d’ordres de routine, ils n’allaient pas rallier la Flotte ni l’une des escadres affectées à une région. Il songeait à tous les vaisseaux désarmés. *Ou à ce qu’il en reste.*

Adam poursuivit tranquillement :

– La Sierra Leone. Je recevrai d’autres instructions lorsque Leurs Seigneuries jugeront que je suis paré.

Galbraith attendait la suite. C’était comme si une mèche avait commencé à brûler : ce jour-là, entre les îles, les charges explosaient pendant ce qui aurait pu devenir une attaque suicide, une opération aussi osée qu’imprudente. Il se souvint une fois encore de ce que lui avait rapporté Cristie : *Je préfère rôtir en enfer plutôt que laisser Galbraith tomber entre leurs mains.*

La Sierra Leone. Pour Galbraith comme pour la plupart des officiers de marine, cela voulait dire : la traite des esclaves. Mais il rejeta cette idée ; *Le Sans-Pareil* était trop gros et trop puissamment armé pour qu'on le gaspille à conduire des croisières sans grand résultat contre les négriers. En général, on choisissait, pour ce faire, des goélettes ou des bricks.

À vrai dire, et il s'en étonnait lui-même, cela lui était indifférent. Le bâtiment, *leur* bâtiment, allait reprendre du service. Les réparations étaient achevées et les pleins faits. Et s'ils parvenaient à enrôler quelques volontaires, ils seraient parés. Un bâtiment de guerre, de nouveau.

– J'appareillerais même avec un seul homme à bord, commandant, ne serait-ce que pour quitter ce cimetière !

Adam sourit. Il valait bien mieux être comme Galbraith. Il songea soudain à Keen, dans sa vaste résidence qui dominait la mer et le pays alentour. Adam s'y était promené avec Zénoria, l'épouse de Keen, très peu de temps avant la fin tragique de la jeune femme.

Cette fois-ci, Gilia, la seconde épouse de Keen, était présente, et elle l'avait accueilli avec beaucoup de chaleur. Son plaisir n'avait eu d'égal que la fierté de Keen lorsqu'il lui avait annoncé qu'ils attendaient un enfant au printemps.

De toute évidence, Gilia n'avait jamais parlé à Valentine Keen de l'amour d'Adam pour sa première femme, celle qui s'était jetée d'une falaise après avoir perdu le fils qu'elle avait eu de Keen.

Si Keen soupçonnait quelque chose, il le dissimulait fort bien. La conversation s'était limitée à la reprise des activités du *Sans-Pareil* et à ses exploits contre la frégate *Triton*.

Pourtant, à un moment, Adam avait senti quelque chose, lorsque Keen avait évoqué « de la belle ouvrage » à propos de la prise et de la destruction de cette grosse frégate ex-hollandaise. En secourant l'*Aranmore*, ils avaient évité au gouvernement de se trouver dans l'embarras. Il lui aurait

fallu négocier avec le dey d'Alger pour obtenir la libération des otages. L'un des passagers, Sir Lewis Bazeley, avait fait un rapport plus qu'élogieux sur la chasse puis le combat. On disait de lui que c'était un ami du Premier ministre.

Gilia était alors intervenue. «Bazeley? Il a une fort jeune femme, il me semble.» Et Keen avait ajouté: «Je crois que vous les avez conduits à Malte, Adam?»

Était-ce de la discrétion d'amiral? Ou bien Keen était-il encore son ami? Dans le temps, il avait été capitaine de pavillon de Sir Richard Bolitho, et, auparavant, aspirant sous ses ordres. *Tout comme moi.*

Galbraith était sans doute au courant, ou en avait au moins deviné une partie.

Adam se décida enfin.

– Je vous ai proposé pour un commandement, Leigh.

– Je l'ignorais, commandant.

Adam haussa les épaules.

– Quelqu'un y prêtera peut-être attention.

Il se tourna vers la porte que Napier ouvrait du bout du pied. Pour marquer ce jour, il avait même abandonné ses chaussures qui crissaient.

– Je me rendrai au carré d'ici une heure, ajouta Adam.

Galbraith quitta la chambre et étouffa un haut-le-cors en se cognant contre un barrot.

Le commandant avait absolument besoin d'hommes amarinés. On ne savait pas encore ce que valait le premier lieutenant; Bellairs venait tout juste d'être promu. Dans ces circonstances, pour un commandant, l'officier le plus important du bord était son second, surtout lorsqu'il était aussi expérimenté.

Se frottant la tête, Galbraith sourit d'un air contrit.

– Mais il me laisserait débarquer si on me proposait un commandement!

Les yeux du fusilier de faction dévièrent une fraction de seconde sous la visière de son shako en cuir.

Voilà que les officiers se mettent à rêver tout haut. Et on n'a même pas levé l'ancre.

L'homme se détendit. Il aurait quelque chose à raconter aux autres.

Galbraith se dirigea vers le carré et confia sa coiffure à un garçon. Tous ceux qui étaient présents l'observaient, même s'ils faisaient mine de ne pas se soucier de lui.

On ne me proposera jamais de commandement. Galbraith ruminait cette phrase. Mais le sentiment de jalousie lui avait passé.

Le vice-amiral Valentine Keen tira le lourd rideau pour regarder les eaux agitées du goulet. Au large, la mer devait être encore plus forte, avec ce vent de nordet qui ne faiblissait pas. Il ferait encore jour lorsque *Le Sans-Pareil* quitterait le mouillage pour gagner la haute mer. Il pensait à tous ces vaisseaux désarmés, à ces marins débarqués, toujours plus nombreux. Il serait mieux à la mer. N'importe quelle mer.

Il entendait dans la vaste demeure des voix, des rires, des gens dont il fallait s'occuper, qu'il fallait encourager ou, au contraire, tenir à bout de gaffe. Tout dépendait des circonstances. Parfois, il lui était presque impossible d'accepter sa situation. Depuis Nelson, il était le plus jeune vice-amiral de la liste navale. Il disposait de deux capitaines de vaisseau, six lieutenants de vaisseau, une véritable armée de secrétaires et de domestiques à ses ordres, et il en obtiendrait sans doute davantage s'il en faisait la demande à l'Amirauté.

Mais, à l'instar du commandant qui occupait ses pensées en cet après-midi glacial de décembre, c'était lui qui était responsable en dernier ressort.

Il fallait espérer que l'escale du *Sans-Pareil* à Penzance lui permettrait d'enrôler un peu de monde. Des hommes s'imaginaient sans doute que la seule vie qui mérite d'être vécue était tout sauf le dur et exigeant service à bord d'un vaisseau du roi.

Il songeait à Sir Graham Bethune, qui avait le même grade que lui. Tous deux avaient servi comme aspirants sous les ordres de Sir Richard Bolitho. Keen avait été promu enseigne de vaisseau à bord de la frégate que commandait Bolitho, l'*Ondine*, lorsqu'ils avaient mis à la voile pour les Indes, un monde qui lui était parfaitement inconnu. Sans poser la moindre question, sans la moindre hésitation, comme il l'avait vu chez ce jeune officier qu'il avait aperçu à bord du *Sans-Pareil*, Bellairs. Il se souvenait très nettement de son visage et de son nom. Il ferait du bon travail, à condition qu'Adam parvienne à dominer sa souffrance. Il lui fallait vivre avec. Keen pensait à cette escale à Penzance, à tout ce qu'elle raviverait chez Adam. *Encore d'autres choses à oublier, avec le temps.*

La marine allait devoir évoluer, se faire à cette paix nouvelle à laquelle il était difficile de s'accoutumer, ainsi qu'aux relations tendues avec des alliés qui avaient été si longtemps des ennemis. Le vent faisait trembler les fenêtres, mais on était au chaud, même dans ces vastes pièces. Au chaud et en sécurité...

Keen pensait à ces innombrables rapports et comptes rendus qu'il avait dû lire depuis qu'il était amiral. Il n'avait jamais pu s'empêcher de se sentir personnellement concerné, qu'il s'agisse d'une bataille navale ou de ces combats au corps à corps, tel celui qui venait d'opposer Adam à cette frégate passée à l'ennemi, le *Triton*. Adam avait désobéi aux ordres de Rhodes, mais le succès protège les courageux. Parfois. La décision de l'amiral Rhodes de détruire les batteries du dey d'Alger s'était soldée par un échec, et un échec coûteux. Si des otages avaient été pris, toute négociation ultérieure avec le dey aurait été impossible.

On était en train d'organiser une seconde attaque, avec une flotte au complet cette fois. Un homme de guerre, Lord Exmouth, avait déjà été désigné pour en prendre le comman-

dement, à en croire certaines rumeurs. Mais Rhodes avait de la mémoire. Qui était pareille à une toile d'araignée maléfique. Le cousin de Rhodes était mort dans un asile, rendu fou par la syphilis qui avait mis fin à ses espoirs de devenir capitaine de pavillon de Sir Richard Bolitho, à bord du *Frobisher*. Keen fronça le sourcil. L'affaire avait été étouffée, Rhodes y avait veillé. Mais il n'oublierait jamais.

Et cet amiral dont le fils avait servi comme aspirant à bord du bâtiment que commandait alors le second d'Adam, son premier et unique commandement. Ce jeune garçon avait causé la mort d'un marin et Galbraith l'avait débarqué en attendant l'enquête. Mais là encore, l'affaire avait été étouffée, et l'aspirant, nommé sur un autre vaisseau. Mais le père, lui, n'avait pas oublié. Et Galbraith ne recevrait jamais plus de commandement, sauf miracle. Keen revoyait le regard brillant d'Adam, lorsqu'il avait plaidé la cause de Galbraith. *Si j'avais été le commandant, dans ces mêmes circonstances, l'aurais-je fait ?*

Keen entendit la porte qui s'ouvrait, puis le froissement d'une robe qui frôlait un meuble. Il sentit une main sur son bras. Elle était très au fait de toutes ces choses. Et désormais, il allait devoir compter avec cet enfant.

Elle lui demanda :

– Avez-vous déjà aperçu la frégate, Val ?

Peu de gens l'appelaient ainsi. Richard et sa Catherine, et Zénoria.

Il posa la main sur la sienne en souriant.

– Est-ce si visible que cela, Gilia ?

Elle contemplait la mer. Cela aussi, elle pouvait le comprendre. Elle avait beaucoup navigué avec son père, un célèbre architecte naval. Mieux valait qu'il ne fût pas ici pour voir tous ces magnifiques vaisseaux qui évoquaient des mendiants dans les rues.

– Tout ira bien pour lui, Val. Je le sens.

– Je sais. Il est l'un de nos meilleurs commandants de frégate, et un homme de guerre.

Il essaya de chasser ces pensées. Adam devrait apprendre, lui aussi. *Nous avons tous dû apprendre.*

– Mais je ne suis plus sûr de rien.

Il sentit ses doigts se serrer sur son bras.

– Regardez, Val, la voilà !

Ils restèrent là, en silence, à observer les moutons, écoutant le vent qui s'infiltrait sous les auvents de Boscawen House.

Et puis elle apparut, ses basses voiles et huniers teintés de rose dans le jour qui tombait.

Adam tirait profit du vent pour parer la pointe avant d'envoyer davantage de toile. Même de si loin, on distinguait de temps à autre quelques gerbes d'embruns qui s'élançaient par-dessus la guibre et les focs. Mais Keen la voyait très nettement, comme si elle était tout près. La jolie figure de proue, femme nue à l'abondante chevelure, les mains ramenées derrière sa tête, les seins dressés, tendus vers l'horizon.

Il aurait aimé voir l'ancre s'arracher au fond et s'élever lentement sous son capon. Il y avait sans doute un violoneux à l'avant, pour donner la cadence à tous ces pieds, dont certains appartenaient à des hommes sans expérience, sur le pont glissant.

Comme nous l'avons fait tant de fois, sur tant de mers. Le moment le plus exaltant, jusqu'à l'atterrissage.

Mais là-bas, à bord, certains commençaient peut-être à éprouver des regrets. Noël sera déjà là avant qu'ils s'en rendent compte...

Elle lui agrippait le bras, et Keen savait ce à quoi elle pensait. Qu'ils étaient tous les deux ensemble et qu'avec la grâce de Dieu elle n'aurait jamais à le voir appareiller ainsi. Qu'elle n'aurait pas à l'attendre, sans savoir quand il reviendrait, ou même s'il reviendrait. Comme cela avait été le cas pour tant d'autres. Comme Richard et Catherine.

Pour lors, c'était Adam qui appareillait, et il était seul.

On entendait des voix. Des fâcheux.

– Je redescends, Val. Restez encore un peu.

Il l'enlaça. Elle devinait tout. Comme lorsqu'elle avait pris la barre de la grande demeure. On aurait pu croire qu'elle y avait grandi.

Il scruta la mer.

– Non, *Le Sans-Pareil* a paré la pointe. Adam ne va pas tarder à envoyer de la toile.

Ils gagnèrent la porte bras dessus, bras dessous, passèrent devant les grands tableaux qui représentaient des vaisseaux de guerre, de la fumée, des flammes, des pavillons flottant fièrement au vent. Mais point de souffrance, point de sang. Le vice-amiral, le plus jeune de son rang depuis Nelson, et sa ravissante épouse se préparaient à remplir leur devoir.

Une dernière fois pourtant, alors que le vent faisait claquer un volet, Keen se retourna. Il savait bien que *Le Sans-Pareil* était hors de vue.

Et il était avec lui.

LE FLEURON DE LA FLOTTE

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho s'arrêta au coin d'une rue. Il tira sur le col de son lourd manteau de mer et enfonça son tricorne sur sa chevelure sombre. Avait-il besoin de prendre ses repères ou de se préparer, il n'en savait trop rien lui-même.

Le vent, au large de Mount's Bay, était glacial, mais il avait considérablement faibli depuis que *Le Sans-Pareil* avait atterri deux jours auparavant, ballotté d'un bord et de l'autre. La voile au bas ris protestait, craquait et claquait. C'est avec grand soulagement qu'ils avaient entendu l'ancre tomber à l'eau et aperçu la ville de Penzance dont les lumières brillaient dans cette clarté hivernale.

Était-ce vraiment du soulagement, ou un avertissement ? Il se secoua, furieux contre lui-même.

Ce n'était qu'une mauvaise passe. Il entendait son maître d'hôtel souffler bruyamment, comme s'il n'était pas habitué à ce genre d'exercice. La montée était raide depuis le port. Était-il curieux ou simplement amusé, c'était difficile à dire avec Luke Jago, un homme qui avait toujours détesté la marine en général et les officiers en particulier. Et pourtant, après le combat et la folie de la bataille, il était resté. C'était un ami, et un bon ami.

Adam se retourna, deux garçons passaient en courant. Le premier avait dans les mains une maquette de bateau

assez rustique, le second brandissait un pavillon de pirate. Ils riaient aux éclats et se donnaient de grandes bourrades, indifférents au froid coupant du matin. On fêterait Noël dans une semaine.

L'un d'eux s'arrêta pour regarder les deux silhouettes vêtues de bleu qui avaient enfoncé leur coiffure pour se protéger du vent. Il les héla :

- Vous voulez un beau bateau, commandant, non ?
- Petits voyous ! leur cria Jago en montrant le poing.

Ils s'enfuirent à toutes jambes.

Adam les suivit des yeux, il se revoyait lui-même, enfant. Encore des fantômes...

Comme cette rue, si étrangère et pourtant si familière. Il avait presque souhaité croiser des visages, entendre des voix connues. Non, il fallait faire demi-tour et rentrer. Galbraith était descendu à terre avec son détachement de recruteurs, tâche peu enviable même dans les circonstances les plus favorables. Chacun se souvenait des détachements de presse, des hommes que l'on enlevait dans les rues, quand on ne les arrachait pas à leur maison, lorsqu'un officier craignait de devoir retourner à bord les mains vides.

Tout comme Falmouth, Penzance vivait de et par la mer : ça sentait le poisson ; quand il faisait chaud, des filets séchaient dehors. Le chanvre, le goudron, et la mer, toujours. La mer qui vous attendait.

Il n'était encore qu'un jeune garçon, comme ceux qu'ils venaient de croiser, lorsqu'il avait quitté Penzance, serrant dans sa main un bout de papier à remettre aux gens qu'il devait retrouver à Falmouth. Il n'y était retourné qu'à une seule reprise. Il avait fait le trajet à cheval sur l'une des montures des Bolitho, vingt milles depuis Falmouth et retour. Comme autrefois, ces vingt milles lui avaient paru sans fin, et l'avaient épuisé. Puis, deux jours plus tôt, il y était revenu. Il avait vu la fière silhouette du mont St. Michael par tribord

avant. Mais ce n'était plus le petit garçon nerveux de jadis, désormais il commandait une frégate.

Adam songeait aux ordres qu'il avait reçus tandis que l'ancre du *Sans-Pareil* faisait dégueuler de l'eau sur la guibre. Alors, pourquoi perdre son temps ? Pourquoi réveiller ses vieux doutes et d'aussi douloureux souvenirs ?

Il allait ouvrir la bouche, lorsqu'il aperçut le haut clocher qui se découpait sur le ciel délavé. La chapelle St. Mary. Il avait l'impression de sentir une main sur son épaule... Il se rappelait avoir entendu des anciens parler de ce clocher, si fin et si élancé, si délicat, sur cette côte d'Angleterre battue par les tempêtes. Les anciens étaient morts depuis longtemps. Et la chapelle St. Mary et son clocher étaient toujours là.

Il n'y avait guère de monde. C'était jour de marché, si bien que la plupart des gens qui s'aventuraient dehors devaient être à l'affût de bonnes affaires dans la rue du Marché-aux-Juifs.

– Par ici.

Il jeta un regard aux maisons voisines, à de petits détails. Il se souvenait de ce qu'il avait entendu dire, de ce que sa mère lui avait raconté pendant son enfance. Des bateaux venaient à Penzance pour charger du cuivre, de l'étain et du granit. Ils arrivaient souvent des Pays-Bas et déchargeaient leur lest de grès hollandais avant d'entamer leur voyage de retour. On ne jetait rien. Les façades des maisons étaient faites de ce grès et non plus du granit traditionnel.

En montant du port, il avait aperçu quelques-unes des affiches que Galbraith avait collées. Certaines étaient déchirées, d'autres avaient été enlevées, peut-être à titre de souvenir. Les regards qu'on lui jetait ne lui avaient pas échappé non plus : on était dans un port de mer, tout le monde savait qu'une puissante frégate était mouillée là. *Elle est venue chercher des hommes*. Les choses avaient-elles jamais été différentes ? Et les gens n'ignoraient pas qui la commandait.

Il aurait dû se souvenir que c'était jour de marché, moment

peu propice pour qu'un homme gâche sa vie en s'engageant sur un vaisseau du roi. Et il y avait également sur place un détachement de recrutement de l'armée; il avait vu un sergent à l'entrée d'une auberge. Qui tentait de persuader des hommes trop ivres pour tenir debout de signer, *de se faire soldats*.

Galbraith avait trouvé vingt marins, dont la moitié au tribunal. Tout plutôt que la prison ou la déportation, voilà quel était leur raisonnement. Mais, lorsqu'ils seraient confrontés à la réalité, cela risquait fort de leur causer un choc. Il avait entendu Cristie, le maître pilote, déclarer d'un ton méprisant : « Du gibier de potence, voilà ce que c'est ! »

Adam s'arrêta devant l'église, leva les yeux vers la girouette. Le vent était de secteur sudet. Parfait pour mettre à la voile. *Partir d'ici*.

Jago hésita, puis se découvrit lorsque Adam pénétra entre les hauts vantaux de bois usés par les intempéries.

– Dois-je entrer, commandant ?

Adam l'entendit à peine.

– Si vous voulez.

L'église était vide, n'étaient deux vieilles femmes qui se partageaient un banc. Elles avaient la coiffe traditionnelle qu'il se rappelait avoir vue dans son enfance. Jeunes ou moins jeunes, les femmes portaient les bourriches de poisson, soutenues par des lanières passées sur la tête, et approvisionnaient les hameaux alentour. Ou elles le vendaient dans les rues, tout frais sorti de l'eau, dans des paniers portés par des ânes. Aucune des deux femmes ne leva la tête en entendant le bruit de leurs semelles sur les dalles.

Jago s'arrêta près d'un buste de quelque dignitaire local et resta à l'observer.

Adam, lui, s'était immobilisé sous une fenêtre pour regarder une plaque commémorative. Il savait maintenant que cette femme avait été belle. Mais, pendant des années, il ne s'était

souvenu que du jour où elle l'avait poussé dehors et envoyé à Falmouth, le suppliant de la laisser. Elle était malade, mourante, mais, comme toujours, elle pensait d'abord à lui. C'était pour lui, aussi, qu'elle s'était vendue. Il fut pris d'un frisson. Les rues qu'il venait de parcourir étaient bien silencieuses. Et les maisons lui avaient semblé plus petites qu'autrefois.

Il tendit le bras impérieusement, ainsi que Jago l'avait vu faire tant de fois vers un ami ou un subordonné. *Vers moi.*

La plaque était très simple. Même pour ça, il avait dû se battre avec le tailleur de pierre et avec l'église.

Mais le travail avait été fait.

À la mémoire de Kerenza Pascoe, décédée en 1793. Elle attend son navire.

C'était tout. Le maximum qu'ils aient pu faire pour une femme de cette réputation.

Adam effleura la plaque et sourit. Il s'étonna d'y parvenir.

– Je suis venu, mère. Dieu vous bénisse.

Puis il fit demi-tour et se dirigea vers les portes.

Jago jeta un coup d'œil au memento. Pas de titre, nul détail. Le simple nom d'une femme et une allusion à un bâtiment. Parfois, il se réjouissait que son père l'ait obligé à apprendre à lire et à écrire. Il travaillait alors à bord d'une goélette basée à Douvres. S'il ne s'appliquait pas, il se faisait tirer l'oreille. En y repensant, c'est bien la seule chose pour laquelle il pouvait remercier son père, un homme brutal, mort en tombant dans un bassin un jour qu'il était ivre. C'est du moins ce que l'on disait.

Savoir lire vous donnait un avantage. En sa qualité de maître d'hôtel du commandant, Jago pouvait traîner dans les entreponts comme bon lui semblait, ce qui contrariait fort certains officiers marinières supérieurs ou de petits morveux dans le genre de l'aspirant Sandell, il en était conscient. Un coup d'œil sur la carte ou dans le livre de bord, et il savait tout ce qu'il voulait savoir. *Le quand, le comment, la destination.*

À bord, il y avait des marins aussi ignorants que des bûches, de vrais rustauds ; pour ce qu'ils en savaient, le vaisseau aurait pu tout aussi bien voguer vers la lune.

Il songeait aux deux vieilles femmes en prière, des «épouses à poissons», comme on les appelait par ici. Quel réconfort cela pouvait-il bien leur apporter ? En mer, il en avait entendu des prières, quand un pauvre mathurin passait par-dessus bord, cousu dans son hamac. Tel un paquet de détritrus dont on se débarrasse. Mais à quoi cela rimait-il donc ?

Le vent lui balaya le visage lorsqu'ils ressortirent dans la rue. Le commandant redressait les épaules, mais Jago devina que ce n'était pas à cause du vent.

Cette femme dont on rappelait le souvenir dans l'église était la mère du commandant Bolitho. Jago connaissait le plus clair de cette histoire et avait deviné le reste. Bolitho avait de la chance. Il venait d'une bonne famille, son oncle resterait un personnage de légende dans la mémoire des marins aussi longtemps que Nelson, comme d'aucuns le disaient. Mais, plus que tout, il avait de la chance. Il avait risqué son vaisseau, sa réputation, peut-être même sa carrière, en violant ouvertement les ordres d'un amiral. Tout cela à cause de cette femme qu'ils avaient eue comme passagère à bord du *Sans-Pareil*. Il l'avait vue échanger des piques, et des coups d'œil, avec le commandant.

Bolitho avait aussi la chance de posséder un bâtiment, alors que la marine en désarmait tous les jours, abandonnant leurs équipages à terre où ils devaient se débrouiller. Jusqu'à ce qu'éclate une autre terrible guerre. Alors, tout le monde ferait les yeux doux au pauvre mathurin pour le convaincre de reprendre la mer.

Tout en marchant, Jago leva les yeux vers les maisons qui les entouraient. La plupart des commandants auraient essayé d'oublier leur passé s'il constituait pour eux une faille. Comme Sir Richard et sa dame, comme son frère qui avait

déserté la marine pour s'en aller combattre dans les rangs des Américains. Hugh Bolitho, père du commandant du *Sans-Pareil*. Le dernier rejeton de la famille, disait-on.

Mais pas Adam Bolitho. Toute confiance mal placée lui répugnait; c'était une chose qu'il n'accepterait jamais.

Adam Bolitho l'avait emmené avec lui à l'église. Et pour une raison qu'il discernait mal, cela avait son importance.

Ils étaient arrivés à un endroit où la mer était prête à les accueillir. La surface était pareille à de l'étain poli, à vous faire mal aux yeux, se dit Adam, même pour des hommes comme la vigie la plus expérimentée du *Sans-Pareil*, Joseph Sullivan, dont le talent inégalé avait permis de détecter le *Triton*. Sullivan, l'un des plus vieux du bâtiment, était respecté de tous, et pas seulement parce qu'il avait participé à la bataille de Trafalgar, même s'il en parlait rarement. Adam lui était reconnaissant d'être resté à bord.

Sullivan l'avait regardé, avec ses yeux clairs. Les yeux d'un homme plus jeune qui auraient été piqués sur son visage tanné. «Et où que j'aurais pu aller, commandant?»

Et puis il y avait le vaisseau, qui paraissait fait de verre depuis ce poste d'observation. Étrange de penser que Bellairs, le plus jeune enseigne, était le seul officier à bord jusqu'à ce que le détachement envoyé à terre soit de retour et qu'on lève l'ancre. Il faisait ce qu'il avait toujours rêvé de faire. *Comme la plupart d'entre nous.* La chance, chausser les souliers d'un mort? Qui sait? Massie, leur premier lieutenant, avait été tué. Le second lieutenant, Daniel Wynter, avait débarqué pour suivre les traces de son père en politique. Celui-là, membre du Parlement, avait toujours désapprouvé le choix de son fils de faire carrière dans la marine et ne s'en était pas caché. *Post mortem*, il avait apparemment réussi à le convaincre de se ranger à son avis.

Le nouveau lieutenant de vaisseau, Varlo, semblait expérimenté. Il était issu d'une famille de marins. Et, pendant

quelques mois, il avait été l'aide de camp d'un contre-amiral dans la flotte du Nord.

Galbraith n'en avait pas dit grand-chose, sinon qu'il lui avait expliqué ce qu'il aurait à faire. Il préférait garder ses distances tant que tout ne serait pas tiré au clair. Comme son commandant avait essayé de le faire avec lui.

C'était impossible.

Adam se retourna pour observer son bâtiment, à s'en tirer des larmes. Il aurait dû rester à bord. Il avait bien assez de choses à faire avant de mettre à la voile. Alors, pourquoi?

Il entendit Jago qui laissait négligemment tomber :

– Tiens, qui c'est, ça ?

Mais l'on devinait qu'il faisait jouer dans sa main le poignard à large lame qu'il portait toujours sur lui. Il savait flairer le danger. Pourtant, cette fois, il s'était mépris. Ces deux silhouettes qui attendaient près des deux portes grandes ouvertes ne représentaient aucun risque.

L'homme était grand, et bien bâti, si ce n'est qu'il avait les épaules un peu tordues. Il devait avoir à peu près son âge, mais son œil était caché par un bandeau qui ne parvenait pas à masquer l'horrible cicatrice qui lui barrait le visage jusqu'au cou. Il avait dû se faire arracher un œil, avoir les chairs déchirées jusqu'à l'os. Il était manchot.

Sa compagne était une jeune femme qui portait un bonnet et un tablier. Elle tenait le bras de l'homme, l'air hostile.

– Eh bien, mat'lot, qu'y a-t-il ? lui demanda Jago.

Il restait planté là, dans une attitude relâchée, une main posée sur son ceinturon.

L'homme avança d'un pas et essaya de prononcer quelques mots. Il parlait d'une voix presque étouffée, ses propos étaient confus, mais il semblait déterminé.

La fille le coupa.

– Je t'avais dit de ne pas y aller. Ils s'en moquent ! Je te l'ai dit !

Elle sanglotait, et sa colère devait cacher autre chose.

Adam lui répondit :

– Tout va bien. C’est ma faute... je pensais à autre chose.

Il s’approcha, mais il avait l’impression d’être figé sur place. Un homme de son âge, infirme, à moitié aveugle, à peine capable de parler. Un rescapé, certes, mais une victime aussi.

Il dit posément à l’homme :

– John Powers, gabier d’artimon.

Et il lui tendit la main droite, avant de changer d’avis pour s’adapter à la conformation du manchot.

L’homme tourna légèrement la tête, si bien que son œil unique semblait lui dévorer la figure. Puis il prit la parole, lentement. Il déglutissait avec peine entre chaque mot. La fille le tenait par le bras, le regard rivé sur son visage. Elle partageait sa souffrance, comme elle devait le faire tous les jours.

– Pas... tué... commandant – il hocha lentement la tête, revoyant la scène, sans doute. J’é... j’étais... vous ai dit... j’étais là – il avait de profondes blessures à la gorge. Fallait que je... vienne... pour être sûr.

Adam se tourna vers Jago.

– John Powers servait à bord de l’*Anémone*, lorsque nous avons été défaits par le yankee. Un jour que je n’oublierai jamais.

La fille se pencha pour remettre en ordre les cheveux de son compagnon, qui lui tombaient sur la figure. Elle le suppliait :

– Allons-nous-en, Johnny. Ils vont s’inquiéter de nous, hein ?

Adam lui demanda :

– Où travaillez-vous ?

Elle montra quelque chose par-dessus son épaule.

– À l’auberge. On a un endroit pour dormir. On n’a besoin de personne !

L'infirmes, celui qui avait été l'un des meilleurs gabiers d'artimon de l'*Anémone*, ajouta :

– On... lave... les marmites... et tout ça... commandant.

Adam porta la main à sa poche, mais la fille lâcha d'un ton brusque :

– J'l'ai accompagné parce qu'il me l'a d'mandé! On n'a pas besoin d'vot' argent, *commandant*!

Elle entraîna son compagnon vers le portail ouvert. Adam était conscient qu'on l'observait depuis une petite fenêtre, des clients tellement intéressés par la scène qu'ils en oubliaient leur chope.

Le dénommé Powers fit une nouvelle tentative.

– L'*Anémone* était le plus joli vaisseau de toute la Flotte!

Il avait débité sa phrase sans bégayer.

Jago les regarda s'en aller, puis se tourna vers son commandant en haussant les épaules. Sa main lâcha lentement son poignard.

– Ce sont des choses qui arrivent, commandant. On en verra toujours. La vie est ainsi faite.

Il avait envie de tendre la main, de le toucher, comme il l'avait vu faire si souvent. De le réconforter, en quelque sorte.

Adam lui rendit son regard. Ses cheveux volaient au vent, et pourtant il ne se rappelait pas avoir ôté sa coiffure.

– Parfois, il est bon que l'on nous remémore de vieux souvenirs.

Il leva les yeux vers le vieux clocher. *La fierté.*

Un seul mot. Cela suffisait.

Le lieutenant de vaisseau Galbraith se chauffait les mains devant un feu de bois qui crépitait. Il était environ midi, mais il avait l'impression d'être debout depuis des jours. Il était fatigué, dépité et déçu. Il fit signe à l'aubergiste et prit le verre qu'on lui tendait. Puis il sentit le feu couler sur sa langue et

se demanda d'où provenait le breuvage. Les contrebandiers allaient redoubler d'activité, maintenant que la guerre avec les Français avait pris fin. Pour l'instant.

Il entendait la petite escouade de fusiliers marins qui avaient accompagné son détachement de recrutement, des voix basses et calmes dans la «salle» d'à côté. Le caporal Bloxham s'assurerait qu'aucun de ses hommes n'abuse de la boisson ou n'ait un comportement déplacé. Pour ce genre de choses, il avait l'œil. C'était le meilleur tireur de la compagnie embarquée. Galbraith se souvenait de cette dernière heure à bord du *Triton*, sur le pont dévasté et couvert de sang. Le commandant essayait de venir en aide à son domestique, touché par un éclis de bois, et incapable de se défendre contre le commandant ennemi qui allait le tuer.

On aurait dit un petit tableau. Le jeune garçon blessé, blotti dans les bras de Bolitho, le vieux sabre qui pointait, inutile, vers le pont, et Bloxham, très calme, comme s'il se trouvait au champ de tir, avec son fidèle mousquet.

Oui, le caporal Bloxham serait vigilant. Il allait falloir penser sous peu à lui donner ses galons de sergent.

Galbraith examina la salle au plafond bas avec ses poutres apparentes, les tableaux salis par la fumée, les ustensiles en cuivre. Il soupira. Une dernière auberge, et ce serait terminé. Il baissa les yeux sur son verre vide. Quelle fichue perte de temps. Trois recrues ; ou plutôt, un adulte et deux jeunes garçons, c'était plus proche de la vérité. *Une perte de temps.*

La porte s'ouvrit à la volée. Il essaya de se détendre.

Il y avait chez le lieutenant de vaisseau Varlo quelque chose qui le troublait. Il le connaissait à peine, tout en étant conscient que c'était pour beaucoup sa faute, et pourtant... Varlo était quelqu'un de vif, minutieux, efficace. Sautillant toujours d'un pied sur l'autre, comme un danseur ou un homme habitué à croiser le fer pour le plaisir, ou dans son intérêt. Ou sans rire du tout. Des cheveux blonds impeccables,

coupés court. Aussi impeccables que ses habits : l'officier parfait. Galbraith était plutôt tolérant, mais presque tout chez Varlo le mettait mal à l'aise.

Peut-être parce qu'il avait été aide de camp d'un officier général? À moins qu'il n'ait été choisi pour ces qualités? Il se rappelait George Avery, mort en montant à l'abordage, et ses propres mots au commandant Bolitho. *Je pense qu'il savait qu'il allait mourir. Je crois que l'envie de vivre l'avait abandonné.* Non, Varlo ne ressemblait absolument pas à Avery.

Varlo, un petit sourire aux lèvres, balaya la salle du regard.

– J'ai demandé à Mr Rist de surveiller les hommes, le temps que nous soyons prêts à partir.

– Rist sait ce qu'il a à faire! lui répondit Galbraith.

C'était stupide. Et injuste. Comment Varlo aurait-il pu savoir ce que valait Rist, le meilleur second maître pilote du bord? Comment aurait-il pu savoir que le jour où ils avaient lancé cette attaque entre les îles, Rist avait été impressionnant, même lorsqu'ils s'étaient échoués sur la mauvaise plage?

L'aubergiste avait réapparu.

– Un verre, capitaine?

Varlo secoua la tête.

– Plus tard.

– J'en veux bien un, répondit Galbraith – voyant que l'homme était mécontent, il ajouta sèchement : C'est exactement ce qu'il me faut – il fit une nouvelle tentative. Notre prochaine étape est la rue du Marché-aux-Juifs – il ouvrit son carnet. Il a dû y avoir dans le temps une communauté juive.

Varlo le dévisagea, l'air amusé.

– En fait, non. C'est un mot du vieux patois cornouillais, *marhas you*, qui signifie « marché du jeudi » – son sourire s'élargit. Ou quelque chose d'approchant.

– Je l'ignorais, fit Galbraith sans s'étendre davantage.

Varlo haussa légèrement les épaules.

– Pourquoi l’auriez-vous su ? Cela ne fait pas partie de vos préoccupations, je me trompe ?

Ils entendirent des cris et des clameurs dans la rue. Le sergent de l’armée regagnait ses quartiers avec ses prises. Des hommes trop ivres, sans doute, pour comprendre ce qu’ils faisaient.

Galbraith reprit :

– Nous aurons peut-être plus de chance demain.

Varlo lui dit sans autre forme :

– Vous êtes à bord du *Sans-Pareil* depuis qu’il a pris armement ? Avec le même commandant ?

Toujours ce petit sourire. Il ajouta :

– Un Cornouaillais, un vrai.

– Exact.

– Comment est-il ? On raconte tant de choses, comme vous le savez, mais si nous devons partir loin de l’Angleterre et de la Flotte, mieux vaut se préparer.

Il le poussait dans ses retranchements, le forçait à tomber le masque, et il y prenait plaisir.

Galbraith lui répondit :

– C’est le meilleur commandant que j’aie jamais eu. Il exige beaucoup, et il entend que chacun se plie à ses exigences – il essaya de sourire. Y compris les Cornouaillais !

Varlo hocha la tête, songeur.

– Merci pour l’avertissement. Si c’en est un.

Rist, le second maître, passa la tête.

– Parés, capitaine !

Galbraith ramassa sa coiffure et assura son sabre contre sa hanche. Varlo avait probablement des appuis. Aide de camp d’abord, puis affecté à une belle frégate alors que tant d’autres restaient sur le carreau. *Des appuis*. Et s’il ambitionnait d’obtenir un commandement ? Il remercia l’aubergiste d’un signe de tête. *Comme moi*.

Ses lèvres avaient un goût de sel. Reprendre la mer. Il avait hâte d'appareiller.

Adam Bolitho laissa courir sa main sur la pierre usée et froide du mur qui bordait le front de mer. Un mur rongé par les intempéries. Temps de paix ou temps de guerre, ici, cela ne faisait guère de différence.

Il chercha sa montre, et se rappela. Le garçon lui avait demandé la permission d'en garder les morceaux après qu'une balle de mousquet l'avait réduite en miettes. Elle lui avait sauvé la vie. *La petite sirène*.

Demain, ils partiraient. Ce n'était pas tant la traversée jusqu'en Afrique de l'Ouest qui le perturbait, ni les exigences et innombrables défis que suppose un bâtiment sous-armé.

Non, ce n'était pas cela. Il commandait depuis l'âge de vingt et un ans. Il était préparé à affronter la plupart des difficultés.

Demain, voilà quel était le problème. Quitter ce lieu, où il était né, où il avait été élevé par cette femme dont il avait effleuré le nom gravé dans l'église. Un endroit où il avait appris à se débrouiller tout seul, même lorsqu'il n'était qu'un enfant. Et pourtant, il ne l'avait jamais considéré comme étant son chez-lui. Falmouth, la grande demeure dont il était désormais le maître de plein droit, même s'il restait des formalités juridiques à régler, était son foyer. Falmouth, et l'océan, quel que soit celui qui l'appelait.

Mais pas aujourd'hui. *Le Sans-Pareil* allait reprendre la mer, il aurait le temps de se moquer de lui-même et de tous ces bons sentiments. *Ce sont des choses qui arrivent, commandant*. Les mots de Jago lui revenaient. *La vie est ainsi faite*. Jago était descendu pour rassembler l'armement du canot, il s'interrogeait sans doute sur sa décision de rester maître d'hôtel. S'il avait jamais cessé de se poser la question.

Adam soupira. Galbraith allait arriver d'un instant à l'autre.

Ils boiraient un verre, une fois à bord. Il songea aux caisses de vin qui venaient de cette adresse dans St. James's Street. Le cadeau de Catherine lorsque *Le Sans-Pareil* avait pris armement. Une éternité.

Il entendit les pas de Jago sur les marches de pierre. C'était l'heure.

Mais Jago hochait négativement la tête.

– J'ai pensé que je devais vous prévenir, commandant. Il y a un monsieur qui veut vous voir – il ajouta d'un ton rogue : Dire qu'il insiste serait plus juste.

Adam se mordit la lèvre. Encore un, comme cet estropié, l'ancien gabier, et comme le spectre qu'il avait aperçu sur le ponton à l'ancre. Cela faisait décidément trop de souvenirs.

Jago l'observait, l'air sévère.

– Il est au poste des gardes-côtes, commandant, par là-bas. Si vous préférez, je peux lui dire de déguerpir.

– Non. J'arrive.

La pièce était très sombre, un feu se mourait dans l'âtre.

Adam s'avança jusqu'à la tache de lumière que répandait l'unique fenêtre et commença :

– Monsieur, je comprends que...

La silhouette assise près de la fenêtre était celle d'un homme voûté, avec un peu d'embonpoint. Il avait sur le front de petites lunettes cerclées d'or.

Adam lui tendit les deux mains.

– Daniel Yovell ! Si je m'attendais à ça !

Yovell se leva et remit ses lunettes en place dans un geste qu'Adam n'avait pas oublié. C'était un homme lettré, qui vivait avec et par la Bible. Il avait été l'employé aux écritures de son oncle dans le temps, puis son secrétaire et ami. Et celui de Catherine également.

– Lorsque vous vous êtes rendu à Falmouth, lui dit Yovell, je m'étais absenté pour affaires à Bodmin. Je n'ai appris votre visite qu'à mon retour. Bryan Ferguson était mortifié que

vous ayez été obligé d'abrégé votre séjour. Il y avait tant de choses, vous voyez...

Il laissa sa phrase en suspens.

– Cela me fait tellement plaisir de vous voir, mon vieil ami. Même cela, qui lui rappelaient Allday.

– J'ai appris que votre bâtiment faisait relâche ici. Vous savez comme les nouvelles vont vite, surtout chez les marins.

Il eût été difficile d'imaginer moins marin que Yovell. Voué, dévot et doux de nature, il faisait partie du *petit équipage* de Sir Richard. On lui avait donné une chaumière attenante à la grande maison et il s'était révélé d'une grande aide pour Ferguson, l'intendant manchot de la propriété. Un autre vétéran.

– Que puis-je faire pour vous aider ?

Yovell sourit, on aurait cru un nuage qui dévoile le soleil.

– J'ai une lettre pour vous. J'ai bien peur qu'elle n'ait mis longtemps à trouver le chemin de Falmouth.

Adam prit le pli et reconnut les tampons, les signatures officielles. *Une lettre de Catherine.*

– J'avais songé à vous la faire passer par le canot, mais j'ai jugé plus convenable de vous voir d'abord.

Adam tournait et retournait la lettre entre ses mains. Elle n'avait pas oublié.

Jago se tenait toujours près de la porte, bras croisés, impassible. Yovell le regarda d'un air sévère.

– Ce gaillard m'a dit que je pouvais venir m'abriter ici, *eu égard à mon âge*, rien de moins !

Le visage de Jago s'éclaira d'un grand sourire.

– Je ne voulais pas vous offenser, monsieur !

Adam fit volte-face, agacé par cette interruption. Galbraith rassemblait ses hommes à grands cris, et l'on entendait d'autres voix, fortes et irritées.

Jago ajouta calmement :

– J'allais vous le dire, commandant. Apparemment, nous avons trouvé des recrues. Des volontaires !

Yovell l'observait, l'air triste et chaleureux à la fois.

– Je n'y ai pas vu de mal. Mais ces hommes étaient à bord du paquebot qui nous amenait de Falmouth. Avec moi.

– Je les connais ?

– Peut-être pas. Tous ont servi sous les ordres de Sir Richard.

– Mon Dieu.

Adam détourna les yeux. Il comprenait ce qu'il avait dû en coûter à Yovell, l'un de ceux qui avaient été le plus proches de son oncle.

Et maintenant, il y avait cette lettre de la femme qui l'avait aimé. Il reprit :

– Je sors.

Et il fit quelques pas, tel un aveugle sur les pavés. Tout se passait comme dans un rêve. *La ligne de vie.*

Yovell essuya ses lunettes avec un mouchoir en faisant remarquer :

– Je crois que c'était la chose à faire, vous comprenez. C'est la lettre qui m'en a donné l'idée.

Il se garda bien de préciser qu'Allday n'était pas au courant.

Adam revint, troublé sans savoir pourquoi et assez ému. Des mains calleuses se tendaient vers lui à son passage, il apercevait des tatouages, des visages tannés, autant de marins de premier brin.

Il avait l'impression de tous les connaître, mais, au fond de son cœur, il savait qu'ils avaient vu en lui et entendu un autre Bolitho lorsqu'il s'était adressé à eux. Il répondit lentement :

– C'est bien, ce que vous avez fait.

Et à Jago :

– Canot paré.

Jago hochait la tête.

– Je fais passer la consigne, commandant.

Adam regardait l'homme au dos voûté qui, à sa manière tranquille, avait tout changé.

– Vous restez quelque temps à Penzance ?

Yovell haussa les épaules, il avait presque l'air de s'excuser.

– J'ai apporté quelques affaires, commandant. J'ai appris que vous aviez perdu votre secrétaire il y a peu, j'ai donc pensé que je pourrais vous offrir mes services jusqu'à ce que quelqu'un de plus qualifié se présente.

Il souriait, mais on ne pouvait mettre en doute sa sincérité. C'était lui qui en avait besoin.

– Vous êtes bien sûr, mon vieux ? Ce n'est pas un vaisseau de ligne, vous savez !

Yovell répondit sérieusement :

– J'ai été commis aux écritures de Sir Richard avant de devenir son secrétaire. Je peux m'adapter, *même à mon âge*.

Jago chargea le coffre du nouvel arrivant et le suivit dehors. L'air était vif. Il avait remarqué la tête que faisait le commandant lorsque ces hommes s'étaient massés autour de lui, comme s'il marquait le début d'une nouvelle et glorieuse aventure. Il avait eu cette même expression, dans l'église.

Il se souvenait de cette poignée de main qui, pour lui, avait changé le cours des choses. Et il en était heureux.

Adam Bolitho posa une main sur la volée de l'un des dix-huit-livres qui partageaient ses appartements. Il sentait les mouvements du vaisseau sous sa paume. Il n'avait jamais réussi à s'y accoutumer, il ne l'avait jamais vraiment accepté, mais un vaisseau était un être vivant, et qui, à sa manière, réagissait.

Il secoua la tête pour chasser toutes ces pensées et examina sa chambre. Le jeune Napier s'était activé ; rien ne traînait, tout était à sa place.

Combien, parmi les marins du *Sans-Pareil*, étaient-ils à éprouver des regrets et de l'anxiété ? se demandait-il. Il était facile de s'en gausser et, pour les plus âgés, de fanfaronner devant un quart de rhum dans leur poste. Mais c'était l'heure. *Le Sans-Pareil* était paré à prendre la mer. Il vivait.

Le vent avait légèrement refusé, ce qui donnerait à quelques-uns des nouveaux le temps de s'habituer à la difficulté des manœuvres d'appareillage. On n'oubliait jamais la première fois. Chacun semblait savoir ce que l'on attendait de lui.

Il entendit un trille de sifflet ; le vaisseau s'agitait, tirait sur son câble. La coque chargée jusqu'aux pavois luttait contre les hommes attelés aux barres de cabestan. Oui, certains allaient se sentir faiblir en cette froide matinée de décembre.

Il se redressa et lâcha le canon, il avait cru entendre des voix. Il passa la main sur son manteau de mer fripé pour vérifier qu'il avait bien sur lui tout ce dont il avait besoin. Puis il jeta un regard au petit bureau dans lequel il conservait son journal personnel. Il y avait soigneusement glissé, entre deux feuillets, la lettre de Catherine pour effacer les plis causés par le voyage.

Mon cher Adam. Il pouvait l'entendre, il avait essayé de l'imaginer en train d'écrire. Ce qu'elle éprouvait, ce qu'elle faisait. Comment elle était.

Elle parlait de George Avery et lui avait demandé de lui narrer les circonstances de sa mort. Mais elle n'avait fait qu'une brève allusion à l'effet que ce décès avait eu sur Sil-litoe, l'oncle d'Avery.

Ce qui était clair, en revanche, c'était sa relation avec Sil-litoe. Elle lui parlait de sa force, de la protection qu'il lui offrait, et lui annonçait enfin qu'elle allait l'accompagner dans quelque voyage aventureux qu'il entreprenait pour ses affaires.

Adam était encore tout surpris de sa sottise et de sa naïveté. Après ce qu'elle avait enduré, la douleur et l'hostilité, c'était miracle qu'elle lui ait écrit.

Il percevait vaguement les piétinements au-dessus de sa tête, les cris d'un officier marinier qui poursuivait un nouvel embarqué complètement perdu pour lui montrer son poste. Ils apprendraient. Il le fallait.

Il se rappelait ses derniers ordres, rédigés d'une plume sèche.

Vous ferez relâche sans tarder à Freetown, en Sierra Leone, et prendrez connaissance des derniers renseignements relatifs aux forts et aux comptoirs établis sur cette côte. Vous assisterez dans la mesure de vos moyens l'officier commandant l'escadre de croisière dans toute la mesure que vous estimerez compatible avec les présentes instructions.

Mais, pendant son transit, *Le Sans-Pareil* devait relâcher à Funchal, à Madère, pour refaire des vivres et peut-être obtenir des précisions qui viendraient compléter des ordres aussi vagues.

Le trafic d'esclaves restait une réalité, bien qu'il ait été officiellement banni par la Grande-Bretagne. Un crime, pour le plus grand plaisir du mouvement antiesclavagiste au Parlement et ailleurs.

Il s'agissait donc d'une démonstration de force. Il se demandait comment Galbraith et les autres voyaient la chose. Ils étaient en sécurité, contents d'avoir un emploi ; ils avaient pu s'en rendre compte à Plymouth et à Penzance.

Pour les gens plus terre à terre comme Cristie, le maître pilote, ce n'était jamais qu'une affaire de milles parcourus, de vents favorables et de confiance dans les étoiles. Pour Tregillis, le commis, il s'agissait de vivres, de boisson et de réduire le gaspillage au minimum à chacun de ces milles, tout en conservant assez de provisions en cas de nécessité.

Adam tira sur sa chemise et sentit le médaillon contre sa peau. La gorge et les épaules nues, les pommettes hautes... tout cela s'était achevé avant même d'avoir commencé. Et ne connaîtrait jamais de commencement. Peut-être ne se reverraient-ils pas. Peut-être n'existait-elle que sur ce médaillon.

Napier arriva de la chambre à coucher. Adam remarqua

qu'il prenait bien garde de marcher doucement sur le pont qui remuait sans cesse.

Il le revoyait. Le garçon qui tombait sur le pont du *Triton*, touché par un éclis qui s'était profondément enfoncé dans sa cuisse, sorte de flèche obscène. Le *Triton* était construit comme de nombreux vaisseaux hollandais : ses architectes avaient utilisé le teck, essence détestée des marins anglais. Les éclis de ce bois étaient connus pour vous empoisonner et entraîner des gangrènes qui se développaient à la vitesse de l'éclair. O'Beirne lui-même en avait été troublé. Il avait voulu débarquer le jeune garçon à Gibraltar, où celui-ci aurait reçu de meilleurs soins.

Napier avait insisté pour rester à bord. Il avait beaucoup souffert et garderait les séquelles du bistouri d'O'Beirne jusque sur son lit de mort.

O'Beirne l'avait sévèrement mis en garde : « Mon garçon, vous en garderez une boiterie permanente ! »

Mais Napier s'était montré têtue. Et, apparemment, il parvenait à surmonter sa claudication.

Adam avait écrit à la mère du garçon, qui était veuve. Elle pouvait être fière de son fils qu'elle avait laissé s'engager, semble-t-il, sans montrer beaucoup d'hésitation.

Il tâta encore une fois le médaillon avant de le relâcher très doucement. Catherine ne lui avait pas donné son adresse. Peut-être voulait-elle seulement qu'il sache qu'elle était là. Comme ce jour du service funèbre à Falmouth, lorsque Galbraith lui avait demandé la permission de l'accompagner.

Il se tourna vers Napier.

– C'est l'heure.

Il avait entendu huit coups étouffés, piqués à la cloche du gaillard. Et, dans le lointain, le lent cliquetis régulier du cabestan.

Il pensait aux hommes qui étaient arrivés avec Yovell pour s'enrôler. Qu'éprouvaient-ils, maintenant ?

Et Yovell. Qui s'était installé comme s'il n'avait jamais quitté la mer. Il partageait avec Ritzen, le secrétaire du commis, un petit réduit qui abritait les livres dudit commis. Ritzen était un Hollandais qui avait joué un rôle assez inattendu, mais décisif, en mettant au jour les intentions du *Triton*, lors de leur dernière bataille. Adam sentait que Yovell avait eu besoin de quitter une sécurité chèrement acquise, ne serait-ce que pour s'accrocher à quelque chose de bien plus précieux.

Napier lui demanda :

– Puis-je monter avec vous, commandant ?

– Des regrets ? répondit Adam en souriant.

Le garçon réfléchit un instant, l'air fort sérieux.

– C'est *ici* que je dois être, commandant.

Ils passèrent ensemble la portière. Le fusilier de faction était déjà au garde-à-vous, il aurait sans doute préféré être sur le pont avec ses camarades.

Adam salua les silhouettes qui se trouvaient près de la lisse de dunette avant de regarder le cabestan qui virait ; son jumeau en faisait autant dans l'entrepont. Le violon jouait, un chanteur battait la mesure du bout du pied, sa voix se perdant dans le fracas, les grincements des poulies et les gémissements du grément.

Ils étaient tous là, Cristie avec ses seconds maîtres, Galbraith à la lisse, et le jeune Bellairs au pied du grand mât qui les surplombait. Un peu plus loin, les fusiliers dont les tuniques luisaient dans une lumière brumeuse. Ils attendaient avec l'équipe de l'arrière le moment de reprendre bras et écoutes d'artimon. Le mât le moins compliqué de tout le grément. *C'est tout ce qu'ils sont bons à faire*, disaient les vieux loups de mer. Et tout à l'avant, le bras tendu, presque éclipsé par la superbe figure de proue, Varlo surveillait les secousses du câble que l'on remontait.

Il y avait aussi le jeune aspirant Cousens, avec sa grosse lunette de signaux, tourné vers la terre. Cousens, qui avait

succédé à Bellairs, était à l'évidence le prochain sur la liste pour une promotion lorsque l'occasion se présenterait. S'il avait de la chance.

Adam fit un signe de tête à Galbraith.

– Le vent se maintient. Soyez paré.

Il se souvenait encore de ses propres termes, la veille de ce combat. *Faites-moi confiance*. C'était arrivé si souvent.

Puis la voix d'un autre aspirant. Martyns, celui qui se trouvait avec Jago dans le canot.

– Ancre à pic, commandant !

Il répétait ce qu'avait annoncé Varlo depuis la grille, mais sa voix se brisa en une espèce de glapissement.

Adam vit l'un des timoniers quitter des yeux la flamme qui battait au grand mât, le temps de lui faire un large sourire.

– Cabestan, parés !

Les cris redoublèrent, ainsi que les piétinements.

– À larguer les focs !

Adam se raidit. C'était le moment.

– *Du monde en haut et à déferler les huniers !*

Le câble rentrait à bord, plus rapidement désormais. Ou bien était-ce son cœur ? Il se tourna vers le rivage, il n'y avait pas l'ombre d'une voile. Mais en ce jour, de nombreuses paires d'yeux allaient les suivre du regard. Certains éprouveraient du soulagement ; d'autres, la douleur de la séparation, déjà.

Il songeait à l'éclopé qui avait navigué avec lui sur l'*Anémone*, le vaisseau avec lequel tout avait si bien commencé et qui lui avait ouvert tant d'horizons. Un homme détruit, qui vivait au jour le jour avec cette femme. Deux âmes perdues qui avaient besoin l'une de l'autre.

Ils seraient sur le quai.

Des hommes passaient près de lui en courant, l'un d'eux s'arrêta pour le regarder. Le commandant. *Comment est-il ?*

Puis, un cri venu de l'avant :

– *Haute et claire, commandant !*

Adam sentit le pont trembler, des embruns lui fouetter le visage. Le bâtiment semblait soulever son boute-hors par-dessus la barrière sans âge du mont St. Michael.

De petits détails se détachaient. Cristie appelait d'un geste un homme pour donner la main à la roue alors que la barre venait dessous. Au-dessus de leur tête, des cris rauques, les voiles qui se déferlaient avant de se gonfler et de se remplir au vent. Les poulies qui grinçaient, les hommes qui déhalaient sur les bras pour orienter les grands-vergues et prendre le vent. La tête du safran donnait de grands chocs qui faisaient comme des battements de tambour.

– *En route!*

Adam se retourna vers la terre. Ce qu'il voyait était sans doute le village de Newlin devant lequel *Le Sans-Pareil* pivotait toujours, mais il se perdit bientôt dans la brume et les embruns.

Galbraith, les mains en coupelle pour faire porter sa voix, cria :

– Du monde au bras d'artimon au vent, monsieur Partridge! *Allons, vivement vous autres!*

Adam serra plus fort la lisse de la descente. Il revoyait Napier venu l'informer que la jeune femme gisait là, précisément à cet endroit.

Puis ce qui était arrivé ensuite, à Malte... Une folie dangereuse, tout aussi mortelle qu'un éclis de bois de teck ou que les boulets qui en avaient fauché tant et tant au cours de ces derniers mois... de ces dernières années.

Il lâcha la rambarde et gagna d'un pas raide le bord au vent. Il savait que Jago l'observait. Ce dernier était resté près de l'équipe de signaux, pour le cas où l'on aurait besoin de lui, mais prenant bien garde que cela ne se remarque pas. C'était peut-être ce qui faisait sa force... Adam ordonna :

– Venez au suroît jusqu'à ce que nous ayons paré la pointe, monsieur Cristie.

Il le vit acquiescer, puis cria à Galbraith :

– Envoyez les voiles d’artimon et les grands-voiles !

La gîte du bâtiment s’accentua. Des hommes aux pieds nus glissaient, des marins s’étalaient, trop préoccupés pour regarder la terre qui s’estompait déjà dans le lointain.

Les coups de pied volaient, les jurons de même. Le commandement et les connaissances viendraient plus tard.

– En route au suroît, commandant !

Adam réfléchit aux calculs qu’il avait faits et les confronta à ceux de son maître pilote, qui ne disait mot.

En tenant compte de cette relâche à Funchal, *Le Sans-Pareil* pouvait effectuer la traversée jusqu’à la Côte-au-Vent en moins d’un mois. Beaucoup moins.

Il leva la tête en entendant des cris qui venaient des hauts.

Galbraith avait levé les yeux lui aussi, mais semblait satisfait. S’exercer, encore et encore. Il n’y avait pas place pour les passagers à bord d’un vaisseau du roi.

Ils auraient le temps de s’entraîner et de se préparer. Adam s’abrita les yeux pour observer ce qui se passait par le travers : la terre n’était plus qu’une barrière brouillée, sans forme.

Il effleura le médaillon sous sa chemise détrempée.

Et le temps d’oublier.

Il était libre.

III

« POUR ARMER CE BÂTIMENT »

Le lieutenant de vaisseau Leigh Galbraith s'arrêta au pied de l'échelle et se retint un instant à la main courante, le temps de mesurer l'humeur et l'énergie du bâtiment comme du pont qui l'attendaient plus haut. Il était quatre heures du matin, ou en tout cas très tôt, mais le mot « temps » semblait avoir perdu toute signification. Il avait été réveillé pendant le quart de minuit à quatre et avait dû quitter sa chambre alors que l'on rappelait *tout le monde sur le pont*. C'était pour réduire la toile une fois de plus. La mer n'était qu'une armée de spectres lancés à l'assaut, les lames se ruaient le long de la coque, tel un raz-de-marée.

Il avait mal partout, il ne se rappelait plus depuis quand il ne s'était pas senti au sec et au chaud. Cela durait depuis cinq jours, pas très longtemps si l'on considérait ce qu'ils avaient déjà réussi à faire du bâtiment. Il eut un sourire amer en pensant aux mots du commandant. *Le passé, c'est le passé*.

Même la main courante était moite. Son cœur se souleva lorsqu'il entendit un homme vomir sans pouvoir s'arrêter.

Il finit de grimper et attendit que le vent vienne l'accueillir. Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à la scène : les hommes de quart, trempés et serrés les uns contre les autres, les trois timoniers qui ne faisaient qu'un, comme un groupe statuaire, cramponnés à la grande roue double, des yeux que l'on apercevait fugitivement lorsque la lampe de l'habitacle les faisait

briller; les yeux qui se levaient pour observer les voiles tendues comme du métal, alors qu'elles étaient au dernier ris. Tous ces hommes qui se battaient contre la mer et le safran.

Varlo l'attendait, mince silhouette inclinée sur le pont à la gîte comme si rien ne pouvait l'ébranler.

Galbraith écouta son rapport, mais la carte s'était gravée dans son esprit, malgré l'inconfort de sa couchette et le grondement de la mer le long de la muraille.

Neuf cents milles parcourus depuis qu'ils avaient laissé derrière eux Mount's Bay. Il avait l'impression qu'ils en avaient fait dix fois plus.

Ils étaient passés au large de Brest avant de traverser le golfe de Gascogne avec un vent qui les poursuivait et ne leur avait presque jamais laissé de répit. Il était étonnant qu'ils aient réussi à franchir cette distance sans perdre un seul homme ni subir d'avarie sérieuse. Ils avaient déploré de nombreux blessés, surtout parmi les terriens qui n'avaient encore jamais mis le pied à bord d'un navire, quel qu'il soit. Des hommes se faisaient projeter en l'air par les vagues qui balayaient les passavants, contre les étançons ou, pis encore, contre une pièce. D'autres s'étaient fait ramasser par une manœuvre qui fouettait dans un réa, ou prendre au piège dans une boucle. On pouvait facilement laisser ses doigts dans une poulie ou se faire arracher la chair des os par l'un de ces cordages mortels.

– En route sud quart est, monsieur ! lui annonça Varlo.

Le tout dit d'un ton des plus secs et réglementaires, comme pour rappeler à Galbraith que sa bordée attendait d'être relevée.

– Le vent reste stable, sans changement.

Galbraith fit la grimace lorsqu'une giclée d'embruns lui fouetta le visage. Sur la carte, tout était clair et net. *Le Sans-Pareil* se trouvait à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles dans le nord-ouest de Lisbonne, sur le quarantième parallèle. Mais Cristie lui-même ne semblait pas si sûr de lui et il avait

murmuré : « Je me sentirai mieux quand nous *verrons* quelque chose ! » De sa part, c'était presque un aveu d'impuissance.

Galbraith répondit :

– Ça se calme.

Des trombes d'eau tombaient encore des haubans, mais sans balayer le pont cette fois. Il grogna. *Et ça ne fait que trois heures ?* Il attendit un moment favorable pour empoigner la lisse de dunette. Maintenant, ses yeux arrivaient à saisir les détails ; le pont et le gréement se découpaient en ombres chinoises sur la mer bouillonnante qui déferlait par le travers. Il montra soudain quelque chose à Varlo.

– Ces hommes ? Que font-ils ?

– Ils remplissent les embarcations, répondit Varlo d'un ton détaché. De vrais fainéants. À l'avenir, ils apprendront à ne pas traîner des pieds pendant *mon* quart !

Rist, second maître pilote de quart pendant le quart de l'aube, les appela :

– La bordée de relève parée à l'arrière, monsieur !

Un homme de valeur. Astucieux, et assez fin pour avoir noté cette escarmouche entre les deux officiers.

– La plupart n'ont aucune expérience, ils sont à l'état brut ! dit Galbraith. Mon cher, vous ne pouvez pas exiger d'eux qu'ils apprennent tout en cinq jours !

– Je ne vois aucun intérêt à me montrer indulgent avec eux, *monsieur* !

– C'est à moi d'en juger, monsieur Varlo ! À présent, faites rompre ces hommes.

Ils s'affrontaient comme des ennemis, plus rien d'autre n'existait.

– Ou alors, portez leurs noms au registre des punitions. Faites une demande officielle ! reprit Galbraith.

Varlo tourna les talons et prit la descente sans ajouter un mot.

Galbraith se pencha sur la rose du compas pour se donner

un peu de temps. Il était irrité, car il savait que sa réaction était exagérée, ou parce qu'elle avait apparemment laissé Varlo de glace.

Rist lui proposa :

– Monsieur, nous pourrions envoyer un peu de monde en haut à l'aube. Y a encore un paquet d'épissures à reprendre après cette petite plaisanterie.

Il faisait de son mieux. Pour combler le fossé.

Galbraith acquiesça.

– Oui, nous allons faire comme ça. Et merci.

Puis il passa de l'autre bord et se retrouva seul.

Rist soupira. Un officier marinier était toujours le cul entre deux chaises. Mais il fallait qu'il en soit ainsi.

Galbraith était un bon second, et il était courageux. Mais Varlo... il était tout simplement dangereux.

Cela dit, encore deux jours, et ils seraient en vue de Madère. Sinon, Cristie aimerait bien savoir pourquoi ce n'était pas le cas.

Voilà qui calmerait les choses, au moins pour un certain temps. Un peu de ce vin rouge épais, et les regards effrontés des femmes.

Quelqu'un l'appela impérieusement et il se retourna.

Le rêve du marin.

Adam Bolitho apposa sa signature en bas d'une autre lettre et jeta un coup d'œil à la pile impressionnante qui attendait sur son bureau. Toutes ces lettres rédigées de l'écriture ronde de Yovell.

Ce dernier était assis en face de lui, ses lunettes cerclées d'or remontées sur le front.

– Il m'avait semblé que vous montriez beaucoup de précipitation en me proposant vos services à Penzance. Je me disais alors que vous pourriez bien le regretter pour le restant de vos jours – Adam lui sourit, la fatigue était oubliée. À présent, je vous en suis tout simplement reconnaissant! – il

songea à Falmouth, à la grande demeure grise. Bryan Ferguson va me maudire de vous avoir embarqué.

Yovell le regardait, l'air pensif.

– C'était le bon moment, commandant, je l'ai compris peu de temps après mon arrivée. J'ai réussi à régler quelques menus détails avec les hommes de loi – et, détournant les yeux : J'ai bien peur que ce ne soit leur monde, pas le mien.

Adam se laissa aller dans son fauteuil et sentit la chaleur du soleil à travers les fenêtres de poupe. Les vitres étaient épaisses, et cette chaleur n'était qu'une illusion, mais c'était assez, après des jours et des jours de vent et de mauvaise mer.

Il entendait des cris étouffés sur le pont, le bruit de cordages neufs que l'on dépliait, parés à être épissés puis hissés jusqu'aux vergues hautes pour réparer les avaries subies pendant la tempête.

Demain, ils seraient en vue de Madère. Le premier atterrissage pour beaucoup des marins du *Sans-Pareil*. Voilà qui leur ferait une compensation après le labeur harassant, les bosses et les ecchymoses. Au moins, ils n'avaient pas perdu un seul homme. C'était toujours un risque important lors d'une première traversée.

Il songeait aux lettres qu'ils allaient déposer à Funchal où elles attendraient le prochain courrier pour l'Angleterre. Yovell l'avait conseillé lorsqu'il avait rédigé certaines d'entre elles. Mais y avait-il une seule chose qu'il ne sache faire ou comprendre ? *J'ai bien peur que ce ne soit leur monde, pas le mien*. Il fallait gérer la propriété, veiller sur les fermes et encourager les fermiers. Il se représentait souvent la chambre qui donnait sur la mer, ornée des portraits de Cheney et de Catherine. Des lieux chargés de souvenirs et d'espoirs, mais une maison vide quant au reste.

Yovell l'observait sans rien perdre de ses émotions changeantes, en reconnaissant certaines, et craignant peut-être de les reconnaître.

Cela n'avait pas été facile et, à plusieurs reprises, il s'était demandé s'il n'avait pas manqué de sens commun en se mettant dans cette situation. Adam l'avait bien mis en garde : *Le Sans-Pareil* n'était pas un bâtiment de ligne, et pendant toutes ces nuits au cours desquelles le vaisseau gîtait et plongeait dans cette mer invisible, il avait frôlé le désespoir.

Yovell avait été surpris de voir avec quelle facilité il avait été accepté à bord. Peut-être parce qu'il était un étranger.

Il vit Adam lever les yeux vers la claire-voie et se raidir. Son oreille avait dû saisir quelque bruit anormal dans le chœur incessant de la mer et du vent. Les autres voyaient en lui le commandant, le seul homme ayant pouvoir de promouvoir, de récompenser, de faire fouetter ou mourir chacun d'entre eux, selon son bon vouloir. Mais c'était uniquement lors d'instantanés comme celui-ci que l'on pouvait appréhender l'homme tel qu'il était vraiment. Ses incertitudes et ses doutes, cet éclat de mélancolie dans ses yeux sombres lorsqu'il s'écartait du rôle que l'on attendait de lui en toutes circonstances.

Yovell était de nature patiente. Il avait coutume de prendre son temps avant de donner son opinion.

Il tourna la tête en entendant la porte s'ouvrir. Le jeune domestique, Napier, entra dans la chambre.

Napier, dont Adam lui avait dit, presque sans y toucher : « Il n'a pas de père et je n'ai jamais pu découvrir les intentions de sa mère quant à son avenir, à supposer qu'elle en ait. Il sait lire et écrire, et il est courageux, très courageux. »

Yovell lui avait vu alors l'expression qu'il avait lorsqu'il songeait à Falmouth. Puis Adam avait ajouté : « Voyez ce que vous pouvez faire pour lui, voulez-vous ? »

Voilà quels avaient été ses mots. Peu de ses hommes connaissaient cette facette de leur seigneur et maître.

Napier commença :

– Je vous ai apporté votre plus belle vareuse, commandant. Adam se tourna vers lui, les idées lui revenaient.

– J’avais oublié. Je soupe au carré ce soir. Mr Cristie m’assure que le temps sera suffisamment calme !

Il les regarda tous les deux.

– Vous pouvez profiter de mes appartements, le temps de cette réception.

Il s’approcha du banc de poupe et s’y appuya des deux mains. Il contemplait les embruns qui volaient sur la tête de safran. Un vol de mouettes s’élevait et replongeait sans bruit. La silhouette des oiseaux était déformée par les vitres couvertes de sel séché. Ils guettaient sans doute les ordures jetées par la cambuse et nichaient à Madère.

Le jeune garçon posa deux verres à côté d’une bouteille sur le bureau, avant de se rendre dans la chambre contiguë.

Yovell attendait la suite. Il comprenait vaguement qu’il y avait là un rapport avec sa tension, ses brusques changements d’humeur, toute cette énergie dépensée pour trouver une solution aux problèmes du bord. C’était comme toutes ces lettres, tous ces rapports qu’ils avaient examinés ensemble ; là aussi, il avait senti quelque chose.

Quelque chose qui les séparait, comme une barrière. Et qui les avait d’abord réunis.

Adam lui dit tranquillement :

– J’ai un bon bâtiment. J’ai bien de la chance de le commander, pour de nombreuses raisons, mais d’abord parce que j’ai besoin de lui.

Il eut un bref, très bref sourire, et Yovell crut revoir le jeune homme, le sosie de son oncle.

– Il y en avait tant qui étaient là, *ce jour-là*. Et moi, je n’y étais pas.

Yovell restait assis sur sa chaise, immobile. Adam poursuivit :

– Parfois, il me semble qu’il est encore tout près de moi – il hocha la tête. Cela m’est arrivé plusieurs fois. Toujours une main qui se tend. Je n’en ai jamais parlé à personne, excepté... – il tourna le dos aux vitres. *Racontez-moi.*

– Je n’étais pas là, moi non plus.

Yovell essuyait ses lunettes, sans avoir même conscience de les avoir ôtées.

– J’étais descendu assister les blessés, je priais avec certains. Mais quelque chose m’a poussé à monter sur le pont, alors qu’il nous ordonnait toujours de demeurer à l’écart des canons – il regardait Adam sans vraiment le voir. Ils poussaient tous des cris de joie, certains tiraient des coups de mousquet pour saluer la victoire. Mais sur le pont régnait un silence de mort ; tout le vacarme se passait à l’extérieur, quelque part ailleurs.

Adam hocha la tête, sans l’interrompre.

– Tout était fini. Je me suis agenouillé sur le pont couvert de sang, et j’ai prié. Pas pour lui, non, pour nous. Je n’oublierai jamais.

Dans la chambre contiguë, Napier s’était accroupi, l’oreille collée contre les lamelles de la cloison. Il avait gardé une main posée sur la belle vareuse que l’on avait fait porter à bord, à Plymouth. Pour remplacer celle que le commandant avait sur lui le jour où ils avaient abordé ce navire ennemi, ce jour où un éclis avait transpercé la jambe du garçon.

Le commandant aurait pu se faire tuer, cette fois-là, comme son oncle dont ils parlaient précisément en ce moment. *Mais il est venu à mon secours. Il a pensé d’abord à moi.*

Napier jeta un coup d’œil à la couchette qui se balançait, celle où ce commandant rebelle, Lovatt, était mort, en croyant que le garçon était son fils. Le commandant Bolitho y avait veillé. Tout comme il s’inquiétait de ce que sa mère n’ait pas répondu à ses lettres. Elle avait d’autres chats à fouetter, maintenant qu’il était embarqué sur *Le Sans-Pareil*. Il était un homme. Elle n’avait pas mis longtemps à l’oublier.

Mais comment le commandant Bolitho aurait-il pu comprendre quelque chose d’aussi mesquin, un tel manque de cœur ?

Cela ne pouvait durer éternellement. Rien n'est éternel. Sa mère le lui avait assez souvent répété. D'autres bâtiments et peut-être, un jour...

Il courut presque pour s'éloigner de la portière.

– Vous m'avez appelé, commandant?

Ils étaient immobiles, et Napier comprit soudain qu'ils ne l'avaient pas entendu, pas plus qu'ils ne l'avaient appelé.

Il resta ainsi, sans bouger, sentant les mouvements réguliers de la chambre qui montait puis redescendait. *Il était chez lui.*

Le lieutenant de vaisseau Bellairs se retourna dos au vent pour consulter sa liste. On se la repassait de quart en quart, si bien qu'elle était à peine lisible. Heureusement, il n'y restait plus que quelques noms. L'aspirant Deighton se tenait à ses côtés, le front plissé à force de concentration. Il apprenait, écoutait, ou faisait du moins semblant d'être intéressé, voilà qui était difficile à dire. Bellairs était encore aspirant si récemment qu'il se surprenait souvent à réagir en aspirant, surtout quand il avait à expliquer quelque chose.

Il connaissait la rengaine. *Nous avons appris à la dure, alors, pourquoi pas eux?* Il risquait de devenir comme ça, lui aussi. Un jour.

Il reprit :

– Le second veut limiter le nombre de paresseux avant que nous arrivions à bon port. Et il nous faut plus de monde pour les écoles à feu.

– Lieutenant, lui demanda Deighton, c'est comment, la Sierra Leone?

D'impatience, Bellairs tapa du pied. Deighton était nouveau sur ce bâtiment, mais il avait de l'expérience. Il avait servi à bord d'une autre frégate désarmée avant de passer en carénage. S'il n'avait que quinze ans, ses années de service le mettaient bien au-dessus des autres. Réservé, presque

renfermé, il avait montré de quoi il était capable sous le feu. Mais il souriait rarement, et Bellairs savait que c'était à cause des rumeurs qui entouraient la mort de son père, commodore par intérim. Tué au combat ; il avait entendu des gens en parler. On disait qu'il avait été tué d'une balle par l'un des hommes. C'était sur un autre bâtiment, également commandé par le capitaine de vaisseau Adam Bolitho.

Il se souvint de la question que venait de lui poser Deighton.

– Oh, un endroit assez grossier, vous voyez.

Il n'y avait jamais mis les pieds.

Deighton aperçut quelques silhouettes sous la poupe.

– Ils sont là, lieutenant.

Bellairs attendit l'arrivée du quartier-maître canonnier, Williams, qui courait vers eux. Deux adultes et un jeune garçon. Le dernier n'était pas seulement pâle, il était blanc comme un linge.

Williams vint au rapport :

– Cooper, Dixon et Ede, lieutenant.

Bellairs les embrassa du regard. Trois nouveaux embarqués, rien que de très ordinaire. Sauf que... Il jeta un coup d'œil à Williams, qui ne laissait rien paraître.

– À partir de demain, vous ferez partie de la première division, celle de Mr Varlo. L'école à feu est quelque chose d'essentiel à bord d'un bâtiment de guerre, et... – il fixait le jeunot au visage si pâle. Ça va, Cooper ?

Le troisième intervint :

– C'est moi, Cooper, lieutenant !

Et son visage de s'éclairer d'un large sourire.

Voilà qui commençait mal. Bellairs répondit d'un ton sec :

– Je vous ai posé une question, Ede... est-ce bien exact ?

Des terriens, sans aucune formation, et qui semblaient peu à leur place.

Bellairs essaya de mettre ses réflexions au second plan. Il

était enseigne de vaisseau, maintenant. Il devait considérer les choses avec sérieux, mais avec équité.

Dans son propre service, il avait pratiquement vu de tout. Des têtes dures et des poltrons, des volontaires et des enrôlés de force, des dévots et des menteurs. Mais ces hommes-là étaient à part. On les avait libérés de prison s'ils acceptaient de se racheter en servant à bord d'un vaisseau du roi. Tout compris, ils étaient une vingtaine dans ce cas, mais ces trois-là n'avaient encore reçu aucune affectation.

– J'étais malade, lieutenant, répondit Ede.

– Parle plus fort, mon gars ! lui dit Williams.

Bellairs consulta sa liste.

– Le chirurgien a décidé que vous étiez apte au service.

– Oui, lieutenant.

– C'est donc parfait – Bellairs détourna légèrement les yeux. Faites votre travail avec ardeur, remplissez vos devoirs, et vous n'aurez rien à craindre ! – il se dirigea vers l'arrière et ajouta : Il apprendra vite, monsieur Deighton.

Il se retint à temps ; il avait été à deux doigts de dire : *Nous avons tous dû apprendre.*

Deighton se retourna pour jeter un coup d'œil aux trois silhouettes rassemblées autour de Williams. Il était étrange que le second lieutenant n'ait rien remarqué, se disait-il. Ce n'était pas seulement que le dénommé Ede était malade ou qu'il ne se sentait pas à sa place. Il était terrifié.

Il chassa cette pensée. Ils faisaient route vers la Sierra Leone, et l'on parlait de trafic d'esclaves. Et aujourd'hui, lui, l'aspirant Richard Deighton, était invité au carré. Peut-être était-ce la première marche...

Il repensa à Ede. Même lorsque ces canons qu'il avait sous les yeux avaient rugi, lorsqu'il avait vu des hommes se faire faucher devant lui, Deighton, lui, n'avait pas eu peur. Contrairement à ce à quoi il s'était attendu. Peut-être le besoin de prouver quelque chose ? Non, ce n'était pas cela.